

HABITER LE TERRITOIRE – 2

*Textes sélectionnés et édités par
Thara Charland et Marie-Pascale Huglo*



École d'été interdisciplinaire en création littéraire, mai-juin 2019

Nouveaux Cahiers de recherche-crédation – 2

Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises

HABITER LE TERRITOIRE – 2

**Textes sélectionnés et édités par
Thara Charland et Marie-Pascale Huglo**

Nouveaux Cahiers de recherche-crédation – 2

CRILCQ – Université de Montréal

Crédits

Responsables du projet:

Thara Charland
Marie-Pascale Huglo

Avec des textes de:

Myriam Bouroche
Magali Charitas
Catherine Depelteau
Julien Faille-Lefrançois
Martine Freedman
Gabriel Gagnon
Luc Gélinas
Pascale Millot
Jean-François Vaillancourt

Coordination à l'édition:

Félix Durand
Hélène Hotton
Annie Tanguay

Infographie:

Hugues Skene

Responsable de la collection:

Hélène Hotton

En couverture:

Frédérique Duval, *Par-delà la fenêtre II*, 2020.

Les ouvrages de la collection Nouveaux Cahiers de recherche-crédation sont diffusés librement sur le site web du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (www.crilcq.org). Une copie papier peut être commandée en écrivant à crilcq@umontreal.ca.

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISBN: 978-2-923356-36-5 (Version numérique)
ISBN: 978-2-923356-37-2 (Version papier)
Mars 2021

Habiter le territoire – 2

Mars 2021

Table des matières

Thara Charland et Marie-Pascale Huglo	7
Oublier mes murs	7
Pascale Millot.....	11
Le temps du lieu	11
Annie et les quarante brigands	19
Territoire d'un échec amoureux.....	21
Abécédaire de la nostalgie.....	23
Disparitions [Petit pastiche oulipien en hommage à Georges Perec] ..	27
Martine Freedman	31
Déambulation en territoire désorientant	31
À ma très chère tente	39
Comptines	41
Le Ouellignetonia	45
Julien Faille-Lefrançois.....	47
Expériences de la migration dans la littérature d'anticipation post-apocalyptique.....	47
Les allers-retours.....	53
Tout faire péter	57
Complices.....	61

Catherine Depelteau	63
Habiter le territoire amoureux	63
Les lieux familiaux.....	67
Luc Gélinas	71
Le lien	71
Cap de roue.....	73
Le trésor de l’alchimiste.....	75
Gabriel Gagnon	79
(Dé)jouer les territoires monstrueux	79
Récit épique et véridique de la bataille de 1020 ans des deux bords de la track (Plateau vs Rosemont).....	85
6 ^e étage	89
Prophétie #1 : fragrance de vidanges	93
Magali Charitas	97
La dictature masculine de la télévision	97
Bain Public.....	99
J’ai vu quelque chose de beau aujourd’hui.....	103
La Beauce française	107
Myriam Bouroche	111
Conjoindre déambulation, habitation et création du lieu	111
Alouette, pirouette, cacahouète.....	119
Virées en forêt	121
Jean-François Vaillancourt	125
Surimpressions.....	125
Hébertville village – la maison blanche au bas de la côte.....	139
Allô Blaireau	143

Oublier les murs

Thara Charland et Marie-Pascale Huglo

En 2019, nous avons, de nouveau, tracé des lignes entre le territoire et l'écriture. Notre école d'été *Habiter le territoire* s'est déroulée en trois temps avec, comme premier jalon, la rencontre préparatoire du 1^{er} mai, rencontre studieuse avec une liste de lectures, un programme d'activités, des consignes et surtout, le passage obligé des présentations à tour de rôle. Dans la salle de classe du huitième étage du pavillon Lionel-Groulx, ce jour-là, les étudiant.es ont pris le temps de se raconter un peu, de nommer ce qui, du territoire à habiter, leur donnait envie d'essayer, de lancer des signes comme on lance des ballons que d'autres attraperont. Dans cette petite pièce aux fenêtres étroites, une histoire brève, intensive, a commencé à prendre corps, une histoire de création littéraire, de séminaire, d'itinéraires partagés et de voix singulières.

Cette même salle de classe du huitième étage a été, pendant la semaine intensive du 13 au 18 mai (deuxième temps), notre point de ralliement, le lieu où nous nous sommes retrouvé.es, où nous avons rencontré des créatrices et des créateurs, où nous avons écrit, dessiné, fait du collage, projeté des images, des films, des photos. C'est là où nous avons lu à haute voix les textes écrits sur table, les avons mis à l'épreuve, où nous avons écouté, discuté, ri, et parfois nous avons eu peur.

Les tables de la salle C-8111 étaient disposées en rectangle, rien au milieu. Très vite, chacune et chacun ont établi leur territoire, instaurant, rien qu'en s'assoyant à telle place, une cartographie unique du lieu. Nous aurions préféré, Thara et moi, occuper une salle plus lumineuse, mais cela n'a pas été possible. Les fenêtres de la salle C-8111 donnent sur d'autres fenêtres identiques de l'autre côté d'une cour sèche, sorte de sas d'air entre les deux parties de la bâtisse en briques rouges qui, à partir du deuxième étage, se séparent et s'élèvent, en miroir, jusqu'au neuvième. La cour emmurée dans le béton et la brique de l'université a peut-être fait penser à la cour des Tombes, la prison où Bartleby se laisse mourir « recroquevillé au pied du mur, couché sur le flanc, les genoux relevés et la tête reposant sur les pierres froides ». Melville peut-être aura rôdé par là, mais il n'aura pas été le seul et, depuis les fenêtres de la salle C-8111, nous avons, la plupart du temps, oublié les murs pour aller voir ailleurs, en écrivant et en déambulant. Nous avons, cette semaine-là, beaucoup circulé.

Atelier 1 : LA DENSITÉ DU LIEU

C'est un coin d'un salon familial qui se multiplie et se métamorphose sous nos yeux. Selon les époques, c'est une maison victorienne, un paysage préhistorique ou un décor postapocalyptique. Dans la pénombre de la salle de classe, nous découvrons ensemble le projet bédéistique de Richard McGuire, *Here*. À partir de là, nous réfléchissons à la densité du lieu et nous tenterons de déplier toutes les couches qui composent l'espace où nous vivons. Chacun.e d'entre nous avons choisi un endroit où nous avons habité, un lieu significatif, un lieu que nous avons traversé et qui nous a traversé. Il faudra s'y promener, explorer ce qui s'y est accumulé à travers les années, s'intéresser à ce que le temps a fini par sédimenter.

Atelier 2 et 5 : FRONTIÈRES ET CONFLITS DES LIEUX — DÉAMBULATION POÉTIQUE

Nous nous retrouvons le lendemain sous la pluie au parc Lhasa-De Sela, sorte d'enclave de verdure prise entre l'échangeur Van Horne et la rue Saint-Urbain. C'est depuis ce lieu improbable que nous encourage Félix à déambuler dans la ville à la recherche d'inspiration poétique. Nous aboutissons rapidement au jardin du Crépuscule, terrain désaffecté où d'étranges sculptures nous accueillent, puis nous nous glissons au travers des trous ménagés dans une clôture métallique pour enjamber les tracks de chemin de fer. De l'autre côté, nous longeons la piste cyclable inondée, la boue colle à nos souliers tandis que nous scrutons les cours arrière des magasins de ferrailles. Notre groupe

se disperse, nous nous éparpillons dans différentes directions comme une volée de moineaux. En fin d'après-midi, pluie battante mêlée de grêle.

De retour à la maison, il faudra déchiffrer les mots baveux que nous avons couchés sur les pages de nos cahiers. Nous les retranscrivons au propre, les garderons au sec, deux jours plus tard nous apporterons nos notes en classe. Nous préférons travailler sans musique, nous apprendrons à tout chambouler, tout transformer. Nous oublierons les bruits de moteurs, la canette de jus prise dans les fils barbelés, « Lost Cat Lola »... Ne restera que ce que nous aurons écrit.

Atelier 3 : RATER LE LIEU

Comment habiter la douleur amoureuse ? La question que pose Catherine résonne curieusement dans la salle de classe aux fenêtres étroites. Nous ne savons pas quoi répondre et le silence s'installe. Alors que chez Sophie Calle dont nous parle Catherine, c'est le lieu de la blessure et de la déception qui est trituré, dans l'exercice dont nous découvrons les règles, il s'agit d'investir le territoire amoureux de notre université. Comment penser ces couloirs et ces salles de classe non pas comme un lieu de savoir, mais comme le théâtre de rencontres ? Bibliothèques, cafétéria, amphithéâtres et espaces verts seront ainsi le décor de nos vies amoureuses inventées.

Atelier 4 : ÉCRITURE POÉTIQUE, RÉSILIENCE ET TERRITOIRE

Marie-Andrée nous demande de nous lever et de former un cercle au milieu de la classe, entre les bureaux, là où personne ne va habituellement. Nous obéissons avec hésitation, gênés soudainement de nos corps qui sont si rarement convoqués dans le contexte universitaire. Réunis au centre du local, nous avons un peu l'impression d'être à la petite école et d'attendre le début du jeu. Marie-Andrée veut nous faire sortir de l'intellectuel, nous amener là où l'instinct poétique reprend le dessus. C'est à partir de menus détails et de certains souvenirs que nous construirons nos vers : une chanson d'enfance, une expression familiale, une publicité télévisuelle, quelque chose de beau que nous avons vu aujourd'hui.

Atelier 6 : PAS D'INVENTION SANS INVENTAIRE — VERTIGES D'UN TERRITOIRE À NOMMER

Comment, demande Marie-Hélène, rendre compte de la ruralité avec justesse, sans magnifier ? Comment nommer le territoire de l'enfance ?

Nous avons fait nos devoirs. Nous avons préparé un inventaire de dix noms de lieux reliés à notre territoire personnel. Après la pause, nous sortons nos listes, commençons à écrire en silence, bâtons, chiffres, lettres... Marie-Hélène se lève, elle passe dans les rangs. Discussions à voix basse, les mots sur la page se déplacent, contraintes, rimes, échos secrets. Marie-Hélène nous a bien prévenus et nous n’y couperons pas: le vertige s’en vient...

Le temps du lieu

Pascale Millot

J'avais 20 ans et, comme beaucoup de jeunes gens de mon âge, je parcourais la Grèce et ses îles, sac au dos, avec deux amies, dormant sur les plages et consommant avec un peu trop d'enthousiasme les spécialités locales : ouzo, moussaka, musique nocturne et jeunes garçons. Au pays des dieux de l'Olympe, j'étais immortelle : à 20 ans, le temps n'existe pas.

Au hasard de nos pérégrinations helléniques, nous avons fait escale dans le doigt le plus à l'est du Péloponnèse, à Épidaure, où se trouve l'un des plus vieux théâtres antiques. Construit au III^e ou IV^e siècle av. J.-C., le théâtre d'Épidaure, connu pour sa remarquable acoustique, a servi de modèle à de nombreux autres théâtres grecs. 2400 ans plus tard, il est là, immobile et immuable face aux millions d'êtres humains qui s'agitent, vieillissent et meurent tout autour.

Mes amies et moi nous sommes donc retrouvées là, dans la nuit étoilée d'un soir d'été, à assister, au sein d'une foule majoritairement composée de touristes, à une représentation d'*Antigone* de Sophocle. Devant nous, la courageuse fille d'Œdipe, fermement décidée à enterrer son frère Polynice selon les rites funéraires dus à son rang, vêtue d'une robe drapée blanche et pieds nus sur la pierre, opposa pendant près de deux heures la fougue de sa jeunesse à la fureur de son oncle Créon.

Ce soir-là, ce ne sont pas les remords de Créon et d'Ismène, la sœur repentante, l'intransigeance d'Antigone ou l'amour d'Hémon qui me firent monter les larmes aux yeux, mais la prise de conscience soudaine de l'épaisseur temporelle du lieu où je me trouvais. Était-ce à cause de l'universalité du drame familial qui se déroulait sous mes yeux ? De la force des mots qui avaient traversé les millénaires ? De l'étrange familiarité de ces déchirements œdipiens aux oreilles de la jeune fille passionnée de psychanalyse que j'étais alors ? Je ne saurais le dire. Mais je sais que, assise sur les bancs de pierre du *teatron*, m'apparût cette évidence : certains lieux encapsulent le temps. J'étais là, toute petite tranche d'humanité, insignifiante en regard du temps géologique et historique, et je sentais sous mes fesses un peu douloureuses (la pierre grise d'Épidaure n'a pas la mollesse des fauteuils de nos théâtres bourgeois), je sentais, donc, toutes celles et ceux qui m'avaient précédée. J'imaginai ce combattant de Pancrace ahanant sous les cris d'un public en délire, ce joueur de cithare pinçant les cordes avec ses doigts menus, je voyais ce soldat hérule agonisant sous l'épée d'un valeureux Athénien, et ce Goth, pendant les invasions barbares, investissant le sanctuaire, en proie à une fureur inextinguible. Puis, levant les yeux, j'aperçus, à quelques mètres de moi, un petit garçon coiffé d'une casquette à l'effigie du Dieu Coca-Cola endormi sur les genoux de sa mère.

Voilà un bien long détour pour exprimer ce qui cause mon émoi dans certains lieux : cette capture du temps, et, avec elle, la réminiscence des gens qui y ont vécu, qui y sont morts, s'y sont battus, y ont souffert, aimé, chanté, mangé, fait l'amour, accouché. Ou, peut-être que ce qui m'émeut, ce sont les histoires que des gens *auraient pu* y vivre, ce sont les êtres qui *auraient pu* y souffrir, s'y aimer, y pleurer, y chanter, y manger, y faire l'amour, y accoucher. Au fond, ce qui m'émeut de lieux comme Épidaure, c'est précisément ce qui, selon Jean-Didier Urbain, en fait un lieu, c'est-à-dire, le surgissement du sens :

Le lieu survient [...] quand un imaginaire s'empare [d'une] structure pour s'y mettre en scène, en la remplissant alors de projets et de sujets, d'aventures ou d'habitudes, d'accidents ou de rites, d'épisodes et de flux, d'enchaînements d'actes et de personnages qui lui donnent un sens.

Évidemment, cette définition se prête particulièrement bien à la description d'un théâtre comme celui d'Épidaure, lieu de mille histoires et de mille personnages, car avec ce surgissement de sens dont parle Urbain, c'est la possibilité de récits qui surgit aussi. Toutes ces histoires d'hommes et de

femmes d'Épidaure, je les ai bien sûr inventées, imaginées, mais si elles n'ont pas existé, elles n'en sont pas moins vraies.

En d'autres termes, les lieux qui m'émeuvent sont ceux qui sont suffisamment chargés (historiquement ou personnellement) pour devenir des moteurs à fiction, à récits, à histoires, des capsules mémorielles qui m'autorisent à mettre mon imaginaire, mon intelligence, mon savoir en action pour les investir d'un sens nouveau. N'est-ce pas précisément cela que nous avons exploré et exploité au cours de ce séminaire de création sur le territoire? Créer à partir d'un lieu ne consiste-t-il pas à « y mettre du sien », à se l'approprier en y injectant du récit?

Vingt ans après mon épiphanie grecque, j'ai vécu le même choc dans un autre lieu tout aussi dense. J'étais à Jérusalem pour un voyage de presse au cours duquel les organisateurs, particulièrement soucieux de l'image d'Israël que nous allions rapporter au Canada, s'appliquaient à nous laver le cerveau en nous montrant les plus beaux endroits de cette ville objectivement magnifique. Aussi convenu que cela puisse paraître, c'est du haut du mont des Oliviers que l'épaisseur temporelle de Jérusalem m'est tombée dessus. Là, sous nos pieds, dans la stratigraphie de la ville sainte, dormaient 4000 ans d'Histoire (au singulier, avec sa grande hache¹) et d'histoires (au pluriel, avec un petit h). J'en ai eu le souffle coupé. Mais ce qui m'y a frappé encore davantage qu'à Épidaure, c'est le potentiel de fiction des lieux.

Jérusalem est un symbole que les trois grandes religions monothéistes se disputent depuis des millénaires, la parant de légendes et de récits propres à édifier la fiction qui leur convient le mieux. La fille de Sion est le centre d'un faisceau d'histoires et d'interprétations multiples des mêmes histoires, des mêmes événements, des mêmes légendes et des mêmes découvertes archéologiques. Capitale du roi David pour les Juifs, théâtre de la passion du Christ pour les chrétiens, point de départ du voyage nocturne de Mahomet pour les musulmans², elle est l'épicentre tragique de récits magnifiques et terribles qui sont sans cesse retravaillés et réécrits par les individus qui, comme moi, lui donnent sens et la colorent de leur petite mythologie personnelle,

-
1. C'est Georges Perec qui emploie cette expression dans *W ou le souvenir d'enfance*.
 2. Le voyage nocturne du prophète Mahomet de La Mecque à Jérusalem se situerait selon la tradition autour de l'année 620 de l'ère chrétienne. Selon le Coran, ce voyage précède le moment où le prophète monte aux cieux puis descend aux enfers en compagnie de l'ange Gabriel après être allé sur le mur du temple à Jérusalem.

mais aussi par le cinéma, la littérature, le politique, les médias. Dans mon cas, un lien mystérieux à la judaïté et à son histoire a sans doute cristallisé mon émotion. Deux de mes grands-parents étaient d'ascendance juive, et s'ils n'en parlaient jamais, j'ai toujours senti qu'il y avait quelque chose d'irrésolu, de secret, derrière ce silence.

Jérusalem représente l'exemple extrême de ce modelage d'un lieu par l'imaginaire, l'idéologie et l'intelligence humaine, mais d'autres, moins illustres, sont aussi des creusets de sens, maillages d'intime et de collectif, de public et de privé, de social et d'autobiographique. Nombre d'écrivains ont bien sûr exploité cette polysémie des lieux, l'ont utilisée pour en faire la matière de leur œuvre, les ont réinvestis, repensés, réécrits.

Quand Lamartine revient, un an après la mort de son aimée, au bord du lac du Bourget, en Suisse, il réinvente, recrée le lieu à l'aune de son chagrin. En découle « *Le Lac* », le poème le plus célèbre du romantisme.

Ô lac! L'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! Je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!
[...]
Ô temps, suspends ton vol!
et vous, heures propices
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

Lamartine dit bellement ici ce que nous prenons pour une évidence: le temps passe, il s'enfuit, et les lieux restent, rappelant des blessures anciennes, mais permettant aussi de construire du sens, et de l'art, avec ce qui est sous nos yeux.

La mémoire fonctionne grâce à des images ravivées par des émotions liées à des sensations (choses vues, sons, odeurs, textures), bref, par quelque chose qui s'éprouve physiquement, sensuellement, dans l'espace et les lieux. Le temps, quant à lui, ne s'éprouve pas, sinon a posteriori ou dans des situations qui nous contraignent à — littéralement — le *sentir* passer: une maladie ou un accident qui nous clouent au lit, un confinement, une solitude forcée, un exil. En règle générale, cependant, nous n'éprouvons pas le temps qui passe.

C'est peut-être pour ça que vieillir est si difficile à accepter. Quand on dit : « Je n'ai pas vu le temps passer », c'est bien parce que le passage du temps ne se voit pas. Il n'a pas d'odeur, pas de texture, pas de goût sinon parfois, celui, un peu amer, du regret. C'est une abstraction que l'être humain, dans son obsession d'ordonnance et de calcul, a enfermée dans des sabliers, des horloges, des montres. Les astrophysiciens le savent bien eux qui, observant une étoile au télescope, observent un objet du passé. Souvent, l'étoile qu'ils voient est même déjà morte. Pourtant, nous la voyons. L'image de l'étoile a force de réalité. Quand il nous frappe, le temps, lui, est déjà passé. Il nous rattrape par à-coups, par fulgurance, par choc, par surprise presque, comme ce matin où nous nous réveillons et, nous surprenant dans le miroir, nous voyons danser un long cheveu blanc sur notre tête.

Que font d'ailleurs les artistes, pour représenter le temps ? Ils observent, décrivent, peignent les lieux dans le temps qui passe. C'est ce qu'a fait Monet avec sa série de 30 tableaux de la cathédrale de Rouen, qu'il a peinte, entre 1892 et 1894, à différents moments du jour et de la nuit. La force de la série consiste à rendre tangible ce qui ne l'est pas : représenter l'immatérialité du temps par la répétition et la matière picturale. Là, seulement, nous pouvons saisir un petit quelque chose du passage du temps.

Mais je m'égarer, le temps file, revenons sur les lieux...

Depuis les années 1980, nous rappelle le critique et poète Michel Collot, on assiste, après le *linguistic turn* des années 1960, à un *spatial turn*, un tournant spatial. Comme le dit le philosophe Marcel Gauchet en 1996 :

Nous assistons à un tournant géographique diffus des sciences sociales. Entendons non pas un tournant inspiré du dehors par la géographie existante, mais un tournant né du dedans, sous l'effet de la prise en compte croissante de la dimension spatiale des phénomènes sociaux.

Alors que le XIX^e siècle était obsédé par l'Histoire, c'est l'espace qui semble avoir marqué le XX^e. En témoigne, selon Michel Collot « l'intérêt des historiens pour le paysage, expression d'une mémoire personnelle et/ou collective ». De supports de l'Histoire, décors des grandes batailles ou des grands couronnements, l'espace et le territoire sont devenus des champs d'étude à part entière, éléments structurant l'Histoire et la société.

Cette tendance à une spatialisation de l'Histoire, poursuit Collot, est aujourd'hui encouragée par le souci écologique, qui suscite

une prise de conscience des rapports qui lient l'homme et les sociétés humaines à leur environnement.

À cet égard, on ne peut que constater que les lieux, à l'image du temps qui passe, sont de plus en plus instables, changeants, mouvants. Et si un lieu travaillé par le temps est le théâtre du surgissement du sens et un moteur à fiction, l'effacement d'un lieu familier est à coup sûr le théâtre du surgissement du non-sens, moteur de dépression et d'anxiété. Dans *Le temps sans âge, une ethnologie de soi*, Marc Augé écrit :

Si vous ne retrouvez plus le paysage dont vous aviez gardé le souvenir, c'est que vous ne vous y retrouvez plus, qu'il vous est devenu étranger. [...] Il s'agit donc bien d'une intervention dans votre intimité personnelle [...] Il s'agit moins d'écologie alors que d'une sorte d'atteinte à la vie privée.

Pas étonnant, dès lors, que cette atteinte soit vécue comme une effraction douloureuse. Un terme a même été créé pour décrire ce sentiment de plus en plus prégnant dans notre monde au bord du collapsus : la solastalgie. Bâti à partir du mot « nostalgie » et du terme anglais *solace* (qui renvoie au sentiment de réconfort et de soulagement), ce néologisme inventé en 2003 par le philosophe australien Glenn Albrecht correspond à l'expérience d'un changement environnemental vécu de manière négative. Une sorte de mélancolie face à une transformation inéluctable, lente, chronique des lieux. Et si la mélancolie était le mal du siècle des romantiques, la solastalgie s'annonce de plus en plus comme le mal de notre siècle.

Quant à moi, en ces heures sombres où le ciel menace de nous tomber sur la tête, je tente de réduire mon territoire. Je voyage moins dans le réel, pour diminuer mon empreinte carbone, et davantage dans l'imaginaire, pour assurer mon empreinte poétique. Je regarde autour de moi l'environnement se modifier, en proie à une solastalgie que j'exorcise par l'écriture et l'amour. Je bouge à l'intérieur, revisitant par la mémoire les lieux qui m'ont fabriquée, et inventant par l'écriture ceux que je n'ai jamais vus.

Bibliographie

- AUGÉ, Marc. *Une ethnologie de soi: le temps sans âge*. Paris, Éditions Points, coll. « Points Essais », 2018 [2014], 176 p.
- COLLOT, Michel. *Pour une géographie littéraire*, Paris, Éditions Corti, coll. « Les essais », 2014, 280 p.
- GAUCHET, Marcel. « Introduction », *Le Débat*, n° 92, nov.-déc. 1996, p. 42.
- LAMARTINE, Alphonse de. « Le Lac », *Méditations poétiques*, Paris, Charles Gosselin éditeur, 1823, 258 p., <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1065240k/f146.image.textelimage>.
- MICHAUX, Henri. *Passages*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1998 [1951], 170 p.
- URBAIN, Jean-Didier. « Liens, lieux, légendes », *Communication*, n° 87, 2010, p. 102.

Annie et les quarante brigands

Pascale Millot

Je déteste madame Laval. C'est de sa faute si je fais toujours des cauchemars. Pendant la leçon d'histoire, elle nous a raconté les aventures des brigands de Bondy. Bondy, c'est ma ville, c'est là où j'habite avec mon père, ma mère, ma petite sœur et mon grand frère. On habite dans un HLM de dix étages.

Avant, je l'aimais bien mon HLM. Maintenant, je vois des bandits partout.

Les bandits de Bondy, c'étaient des méchants qui vivaient dans la forêt il y a des milliers de milliers de milliers d'années. Ils se cachaient derrière les arbres, ils avaient pas peur des loups. Ils attendaient les voyageurs qui traversaient la forêt à pied et à cheval, et quand ils en voyaient un passer, paf!, ils lui sautaient dessus, et ils lui coupaient la gorge avec leur grand couteau. La maîtresse nous a dit qu'ils ont même tué un roi : le roi d'Austrasie ! Il s'appelait Chimérique ou Childéric. Je m'en rappelle parce que c'était le fils du bon roi Dagobert. Tout le monde a ri quand elle a parlé du bon roi Dagobert, parce que dans la chanson, il met toujours sa culotte à l'envers. Mais c'est surtout les garçons qui ont ri.

À la récréation, ils ont continué à rire. Il y avait le grand Victor, Philippe, le roux avec des boutons, Alain, le petit gros qui se met toujours dans le fond de la classe, et l'autre, Patrick, qui arrive en retard et qui dort tout le temps

pendant que madame Laval parle. Ils ont ramassé des bâtons, ils ont remonté leur capuchon et ils ont couru après nous avec leurs bâtons. Ils criaient: « On arrive, on arrive! On va vous attraper! Donnez-nous tout ce que vous avez, sinon, on va vous tuer! ». Ils se prenaient pour les brigands de la forêt de Bondy et moi, je savais qu'ils étaient capables de nous tuer pour vrai.

À cause de madame Laval pis du grand Victor pis de Philippe le boutonneux, pis de Alain-le-gros-toujours-dans-le-fond-de-la classe, pis de Patrick-qui-dort-tout-le-temps, à cause d'eux, toutes les nuits, les brigands me poursuivent avec leurs couteaux, ils m'attrapent et ils me coupent la gorge. Je me réveille en sursaut. Mon pyjama est tout mouillé. J'ai l'impression que ça sent le sang et je respire tellement vite que c'est comme si mon cœur allait exploser.

Je ne veux plus jamais dormir.

Alors j'attends que Nathalie s'endorme, dans le lit du bas (moi j'ai celui du haut et un jour je suis tombée par terre en me réveillant de mon cauchemar!), je descends par l'échelle de fer et j'ouvre la porte de la chambre. Je fais attention de ne pas faire de bruit pour pas que papa et maman m'entendent. Là, je me cache dans un petit coin et je peux regarder la télé sans qu'ils me voient, parce qu'ils sont sur le divan au fond du salon. J'entends papa ronfler: il s'endort toujours devant la télé.

J'aime le bruit de la télévision et la lumière de l'écran. Je garde les yeux ouverts le plus longtemps possible. Parfois, je dois tirer sur mes paupières pour pas qu'elles se ferment. Comme ça, je suis sûre de pas me mettre à rêver des brigands. Puis je m'assois et je glisse doucement sur le sol. Un jour, je vais m'endormir pour toujours et les brigands pourront plus m'attraper.

Territoire d'un échec amoureux

Pascale Millot

J'ai voulu
Marcher le dedans de ton histoire

La *Main* en arrière-plan
Tu traces les contours du réservoir

À tes côtés, je dessine ceux d'un amour mort-né sur le trottoir de
la rue Bernard
Au lendemain de la Saint-Jean, les canettes ferraillent dans le
roulis de la catastrophe annoncée

J'aurais dû le savoir
Ta cour à *scrap* était pleine à ras bord
Tu sentais le diesel et les relents d'une enfance violée

Mais j'ai rien voulu voir
J'ai cru déjouer le sort
Désenclaver les lignes de ton désir

J'ai rempli notre château d'eau fraîche et d'amour
Mais le train est passé

Sur la *track* aimantée
Et a tout écrasé

Sous le viaduc, la *Llorona* hurle à la mort
Sa *can* de peinture dorée dans la *main*

Abécédaire de la nostalgie

Pascale Millot

A. Annie

Sur mon acte de naissance, je m'appelle Pascale-Yvonne-Annie. Yvonne est ma marraine. Mais je n'ai su que récemment qui était cette Annie qui m'a donné mon troisième prénom. Annie était le premier amour de mon père. Je porte donc le nom du premier amour de mon père. Je n'ai jamais trop su quoi en penser.

B. Bill

Bill était un bâtard noir et blanc à poil long. C'est le seul chien que nous n'ayons jamais eu. Un jour, il est rentré d'une de ses escapades nocturnes avec un œil ensanglanté qui pendait hors de son orbite. S'était-il battu avec plus gros ou plus méchant que lui ? S'était-il pris dans des barbelés ? Un chat téméraire l'avait-il gratifié d'un coup de griffes ? Nous ne l'avons jamais su, mais Bill a vécu le reste de sa vie borgne. Moi, dans mes nuits agitées, il m'arrive encore, parfois, de voir cet œil de chien pendant, tout droit sorti de mes cauchemars d'enfant.

C. Calva

On l'appelait pépé. Il avançait lentement, dans son éternelle salopette brune, noueux comme un if. Il devait avoir près de 100 ans. Il souriait pourtant. Et il

aimait mon père. Deux fois par année, à chaque passage de l'alambic ambulante dans les rues du village, il lui refilait en douce, à travers la haie mitoyenne et à l'insu de son gendre, une bouteille de calva distillé à partir des pommes du verger. Je vois encore le sourire ravi de mon père.

D. Dimanche

Tous les dimanches, vers 20 h, la même sensation m'envahissait. Le lendemain, il faudrait se lever tôt pour aller prendre l'autobus et partir au lycée pour la semaine. Bien que j'eusse choisi l'internat pour m'éloigner de la maison, je ressentais malgré tout ce sentiment de tristesse légère et nauséuse, mélange de culpabilité et de peur de quitter le monde étouffant, mais néanmoins rassurant de la maison. Cette sensation diffuse signalait ma peur de grandir.

E. Émile

Émile est mort le 12 avril 1986. Je lui avais rendu visite quelques jours auparavant, à l'hôpital où il avait été admis après que les médecins eurent découvert que le cancer de la gorge qu'il pensait avoir vaincu était revenu. Ce fut un moment étrange, douloureux, gonflé de malaise. Même si nous avions vécu sous le même toit pendant des années, mon grand-père était un étranger pour moi. Je pressentais aussi que c'était la dernière fois que je le voyais, et cela ajoutait à la gravité de la rencontre. Surtout, il ne pouvait plus parler, réduit au silence par l'ablation du larynx qu'il avait subie quelques années auparavant pour éradiquer la tumeur qui le rongait. Son acharnement à ne pas vouloir réapprendre à communiquer à l'aide de ce dispositif que l'on désigne sous le terme cocasse de « canule parlante » avait scellé ses lèvres pour toujours. De cette improbable visite subsistent des fragments réassemblés qui composent un récit clos, dense, imperméable. Une pièce à deux personnages dépassés par les événements auxquels ils étaient contraints de participer, à leur corps défendant.

F. Fuite

À 15 ans, j'ai pris la fuite. Prétextant un intérêt soudain pour la langue italienne qui n'était pas enseignée près de chez nous, j'ai pu fréquenter le lycée de la ville située à 50 km de la maison, obligeant mes parents à m'inscrire à l'internat. Dix ans plus tard, je suis partie encore plus loin, à Montréal. Il me fallait un océan de séparation.

G. Grand-mère

Madeleine est morte d'un cancer du poumon quelques années avant la retraite. Elle n'a jamais pu profiter de la maison de campagne où elle et mon grand-père prévoyaient finir leurs jours. Elle fumait trois paquets de Gauloises par jour, depuis des décennies. Elle fumait tout le temps, même la nuit, dans son lit. Ma grand-mère puait le tabac, avait les doigts et les dents jaunies par la nicotine, vivait entourée de cendriers fumants débordant de mégots, et de cendre éparpillée. Pourtant, je l'aimais.

H. Honte

J'avais 12 ans. Je m'étais confectionné moi-même une jupe à volants dans un tissu bleu ciel moiré. Je l'arborais fièrement en tournant sur moi-même comme une ballerine plantée dans une pièce montée. Il n'aura fallu qu'une toute petite phrase à cette tante dont j'ai oublié le nom pour instiller en moi un sentiment qui ne me quitta plus. « C'est du tissu à doublure ! ». Ce jour-là, je sus ce qu'était la honte.

M. Moustache

J'ignorais qui était cet homme à moustaches fines et retroussées qu'on voyait, à la télé, dire avec un accent prononcé : « Je suis fou du chocolat Lanvin ». Il avait effectivement l'air un peu fou. Pour toujours désormais, le chocolat Lanvin est associé, pour moi, à Salvador Dali.

N. Nino

C'est un endroit qui ressemble à la Louisiane / À l'Italie / Il y a du linge étendu sur la terrasse / Et c'est joli. Cette chanson s'appelait « Le Sud ». Nino Ferrer avait une manière désinvolte de la chanter qui me faisait rêver.

P. Pain

Quand j'étais enfant, ma mère répétait souvent cette expression : « Ça mange pas de pain ». Mais qui était ce « Ça » qui ne mangeait pas de pain ? Et pourquoi n'en mangeait-il pas ?

S. Sinusite

De l'âge de cinq à sept ans, j'ai passé les mois de juillet en cure thermale à Cauterets dans les Pyrénées, pour soigner une sinusite chronique. 100 % charme, clamait la publicité. Il m'en reste plutôt une sensation nauséuse, celle que

provoquait invariablement en moi l'odeur d'œuf pourri caractéristique du soufre émanant des thermes. C'est là, je crois, que j'ai découvert l'ennui, profond, interminable. La dernière année, ma sœur cadette m'accompagna. Comme elle était plus jeune, elle fréquentait l'autre « camp ». Souffrait-elle elle aussi de sinusite ou mes parents en profitaient-ils pour se débarrasser de nous alors que ma mère combattait un cancer des os? N'étions-nous pas bien jeunes pour partir si longtemps loin de chez nous? Me revient en mémoire l'image d'une toute petite fille, en larmes, agrippée au grillage, réclamant désespérément sa grande sœur confinée de l'autre côté. C'est l'image de ma propre solitude que me renvoyait ce visage dévasté.

T. Tétanos

Mon père racontait souvent l'histoire d'un de ses amis, un colosse qui était mort du tétanos en bêchant son jardin pieds nus. Aujourd'hui, j'y vois une forme d'allégorie de la place de l'être humain dans la nature. Nous ne sommes pas de taille.

V. Volkswagen

Pour les jeunes qui grandissent à la campagne, le permis de conduire est un rite de passage obligé. J'étais précoce en tout. Je voulais tout. Vite. J'ai passé mon permis de conduire dès mes 18 ans. Avec mes premières payes, je me suis acheté une vieille Volkswagen : une coccinelle bleue. Elle consommait 18 litres au 100 (les gaz à effet de serre n'étaient pas encore à l'ordre du jour), et faisait un bruit d'enfer. Mais ma coccinelle bleue, ça voulait dire m'envoler, m'évader, fuir, conquérir, attraper le temps qui passe, rejoindre la mer, le désert, la ville, New York, l'Amérique, le Grand Canyon, la moiteur du Sud et les étendues blanches et glaciales du Nord. Ma coccinelle bleue, ça voulait dire accéder à la vraie vie, à la possibilité de devenir moi-même.

Disparitions

[Petit pastiche oulipien en hommage à Georges Perec]

Pascale Millot

Dans le planisphère Wikipédia, la liste des villes disparues s'égrène comme l'inventaire d'un monde évanoui. Rasées par les bulldozers, noyées par les bâtisseurs d'eau, dévorées par les promoteurs, figées sous le magma, incendiées par les fous de Dieu, ces épices du désastre racontent l'histoire d'un effacement. Mais là où l'Histoire avec sa grande hache règle son compte au réel, la mémoire des hommes agglomère les lieux évanouis et ressuscite les morts.

Abarsal

Akkad

Almaliq

Apologus

Charax Spasinou

Floci

Gagnon

Hakpis

Iram

Jubbah

Malao

Osaki

Qashliq

Saticula

Subashi

Ys

Xucutaco

...

Giovanni, apparu à Troïna, sait qu'Abarsal croupît à Azzigurat, gros gravats au sol.

Toi, Guti d'Akkad, tu gis ici sans faiblir.

Nos Douçains d'Almaliq s'ouvriront un jour dans l'allusion d'un paysan d'antan.

Aux monts Calon, un marchand d'Apologus qui trop transactionna mourut d'un coup un jour d'avril.

Charax Spasinou fut d'abord un port capital. Sa localisation sur Jabal Khuyabir connut vos pics puis vos balais.

Toi, Roumain! Tu as vu mourir Floci au limon du lit d'Ialomita.

Loin au Nord, Gagnon du Canada doit son nom à un puissant, un important. La Hart, aujourd'hui à Hydro, lui donnait alors son pouvoir.

Hakpis, ton nom mutant a connu maints avatars: Hakpish ou Hakmis ou Hakmish. Non loin, Çorum vit toujours. Toi, tu as disparu.

Foi de Coran, la tribu Ad bâtit Iram alias Ubar alias Wabar au mitan du Rub-al-Khali, 3000 ans av. J.-C. Son roi Shaddad fit fi d'Houd puis d'Allah. La tradition dit qu'il mourut sous un mugissant tourbillon.

Oh Jubbah! Au nord, Riyad dit son nom. Toi, jadis un lac, tu as, inscrits sur ton roc, maints signifiants Thamud d'il y a au moins 1000 ans avant J. C. Plus tard, Lady Blunt t'a parcouru.

Malao dans son port a introduit or, cuir, diamants. Il a transmis par flots copal, macir, duaca. Aussi, maints grands Noirs vaincus.

Qashliq ou Sibir, point principal du Khanat, fut mû là par Khan tatar mamik. Il y faisait froid. Un ataman la prit puis 1586 arriva. Alors, on la vit mourir tout à fait.

Jadis « Sati-kò », Saticula naquit par migrations puis prit part aux combats av. J.-C. Bourg abattu dans l'humiliation par un, trois, dix, vingt Romains d'où sort aujourd'hui Sant'Agata.

Subashi disparut dans l'hamada du Taklamakan, au trimard du brocart d'or, non loin du Kucha. Otani Kozui l'a dit.

Ys ou Is, du pays dont sont issus Brutus, Conan, Arthur, Dahut, bourg principal du roi Gradlon, subit plus tard moult affabulations du Christ qui l'inonda pour écarts d'habitants.

Xucutaco, Ciudad blanca, séduit ton conquistador qui écrivit au roi Quint pour la saisir, car son or brillait fort dans la taïga. Habitants partis, on n'y trouva *nada*.

...

Pour G.P, W inclut son black-out, son inconnu d'Auschwitz. Là, Gaspard a disparu. Un jour, G. P. a vu dans W son antan, son jadis, sa jakata. Moi, ici, traquant vos mots à l'infini, suivant vos affabulations, j'y ai saisi par travail d'Oulipo, au final, ma combinaison.

FIN

Déambulation en territoire désorientant

Martine Freedman

À travers l'écran de la bulle
Les images et les sons rebondissent
Seule la pluie m'inonde de sa réalité

Un séjour au Japon il y a près de 20 ans a marqué un tournant dans ma façon d'appréhender les voyages. Avant de m'y rendre, j'avais déjà parcouru les routes de plusieurs pays à bicyclette, à pied ou au moyen de transports en commun locaux variés. Les rencontres et les surprises bonnes ou moins bonnes avaient ponctué les chemins. Par endroits, j'avais l'impression d'être chez moi, même dans des ailleurs éloignés, par d'autres un peu moins. Dès la sortie de l'aéroport de Narita, je me suis sentie entièrement détachée de mon environnement et incapable de saisir l'espace de ce périple. Sans prévenir, la confrontation à l'impuissance d'appartenir au monde qui m'entourait me lançait un nouveau défi.

La relecture du journal de bord que j'avais tenu lors de ce voyage m'a permis de revisiter les sensations et de constater l'évolution de mon rapport à l'extériorité. La transcription des longs passages qui décrivent cette expérience produirait une lecture indigeste et synthétiser l'information en de faux extraits de journal aboutirait à un entre-deux artificiel. Afin de concentrer le regard vers l'essentiel et pour signifier explicitement qu'il s'agit d'une réécriture, il m'a paru

judicieux d'utiliser un type de texte différent, tel que le poème. Chaque poème annonce le thème développé dans les lignes qui le suivent.

Mon œil trompé par sa mémoire
Transforme
Un crustacé gluant en lamelles de chou rouge

Sur une route, des panneaux affichaient de grands bouquets de fleurs, mais je n'ai trouvé que des ouvriers qui réparaient l'asphalte et une série de virages très serrés. J'étais interpellée par une inadéquation entre les signifiants et les signifiés d'un même signe. Puisque je me percevais comme analphabète des sons et des gestes et que ce sentiment d'étrangeté extrême ne m'avait jamais touchée ailleurs, je me demandais si j'allais être capable d'habiter l'espace de ce voyage. Pourrais-je m'approprier ce territoire ? Si oui, comment ?

J'ai commencé par sortir mes outils de géographe. Raffestin a insisté sur la nécessité des médiateurs dans la construction de son territoire. Selon ses écrits, ils sont principalement constitués des technologies, du capital financier, des lois et des codes. Dans le cadre de ce voyage, les codes, dont celui de la langue et les fonctions de certains aménagements urbains, m'échappaient. À ce propos, Voyer relève que l'indéchiffrabilité des inscriptions en katakanas ou kanji accentue l'illisibilité du monde exploré. J'ai donc pensé que l'apprentissage de quelques mots nouveaux chaque matin et le fait d'adresser la parole aux personnes que je croisais serait la clef pour m'ancrer dans le monde qui m'entourait. Mais je ne recevais que des regards fermés et des mouvements de la main qui me faisaient signe de déguerpir. L'incapacité d'entrer en relation avec l'autre se faisait toujours sentir. La lecture de mon journal révèle que non seulement mes cinq sens étaient déroutés, mais aussi tout mon système de compréhension.

À force de persévérance, une articulation commençait à se percevoir dans le chaos auditif. Peu à peu, je pouvais me diriger vers la gare, le camping, l'épicerie ou l'auberge de jeunesse en suivant les indications des panneaux et même monter dans le bon wagon du shinkansen en lisant les idéogrammes qui défilaient rapidement. Chaque signe discerné devenait une prise à laquelle s'accrocher.

Ces victoires s'avérèrent néanmoins insuffisantes. Plusieurs fois par jour, mon inaptitude à la compréhension de ce qui m'entourait resurgissait. Si la barrière invisible qui me séparait de mon environnement commençait à se

fissurer, l'entièreté de mon être ne pouvait encore la traverser. Le paysage sonore comportait plus de trous que de pleins. Il restait énigmatique.

Cheminement contemplatif renversé
Par la masse pressée qui l'absorbe
Me forçant à dévier le chemin de la lenteur

S'enrichir d'un autre outil s'avérait nécessaire. Plusieurs grands voyageurs font l'éloge de la lenteur comme un moyen pour habiter le territoire de l'étrangeté. Parallèlement à l'apprentissage de phrases et d'idéogrammes, j'entrepris de marcher, de regarder, d'écouter et d'explorer. Toutefois, cette façon de se déplacer est incongrue à Tokyo. La rapidité de la foule en mouvement emportait chaque individu. Pas le temps de réfléchir à la direction que j'aurais voulu prendre et encore moins de flâner. À cela s'ajoutaient les marques dessinées sur le sol qu'il s'agissait de suivre sans dévier.

Il n'y avait aucune place à la déambulation dans les gares et les couloirs du métro. Il fallait chercher la lenteur ailleurs. Mon journal indique que j'ai quitté la ville le troisième jour du voyage. L'exploration ralentie, voire immobile, a alors débuté dans la région de Kesenuma, sur la côte est de Honshu.

J'alourdis mon bagage d'idées préconçues
Contenant des anamorphoses du pays
Ne menant qu'à des adresses fantômes

Prendre le temps de découvrir quelques fragments du Japon a pris, entre autres, la forme d'attentes de train et d'autobus ou de mon tour pour accéder aux services des hébergements. En l'absence d'une possibilité de communication avec les autres voyageurs, je consultais mes notes de préparation ou mon guide touristique. Avant mon départ, comme pour les périple précédents, plusieurs lectures de récits — dont les *Chroniques japonaises* de Nicolas Bouvier — de contes, de romans et le visionnement de films — tel que *La ballade de Narayama* — m'avaient paru utiles. Pour que le voyage conserve sa raison d'être, il convient de doser avec maîtrise l'art délicat de l'équilibre entre la recherche d'informations indispensables et les vides laissés pour la découverte et l'improvisation. Dans cette perspective, l'itinéraire était vaguement établi. Je pensais me renseigner sur place sur les moyens de transport et leurs horaires, l'emplacement des épiceries et les réservations d'auberges de jeunesse. C'était sans compter que cette manière de visiter le Japon ne semblait pas faire partie

de la formation des préposés des bureaux d'information touristique. Sans se départir de leur sourire ni de leur stoïcisme, ils éludaient mes questions et me donnaient parfois des dépliants sur les villes renommées et leurs attractions. J'avais tout de même reçu une liste des terrains de camping et des auberges de jeunesse. Néanmoins, elle s'avéra rapidement, malgré la date de mise à jour récente, obsolète et truffée d'erreurs.

Dès le moment où l'on décide d'une destination, on se met à imaginer le voyage que l'on y fera. Se crée ainsi un territoire imaginaire alimenté par les démarches de préparation. Une fois parvenu à destination, la confrontation au solide du réel produit un choc. Le décalage entre les conceptions préétablies et l'environnement concret, ainsi que la présence des dimensions qui ne figurent pas dans les documents consultés y contribuent. Afin d'éviter ce traumatisme, s'agirait-il de ne prendre aucun renseignement préalable sur une destination inconnue ?

Quand le regard s'est bloqué
Dans l'angle de ma maison
Tous les outils s'enrayent et dérapent

Les propos qui précèdent mettent en lumière l'insuffisance des outils habituels du voyage — apprentissage de rudiments linguistiques, marche et préparation — pour habiter certains territoires. De plus, l'expérience de ce voyage au Japon a révélé le double tranchant de la préparation. La représentation imaginaire du lieu avant le départ par le biais de mon système de références d'Occidentale a probablement joué un rôle d'interférence m'empêchant d'entrer dans le territoire éloigné. Au début du voyage, je continuais de lire cet environnement comme un guide de préparation, de le regarder comme la spectatrice d'un film ou d'une pièce de théâtre. Dans ce cas, l'outil a également joué le rôle de frein à la construction d'un nouveau territoire.

Il n'y avait pas d'ouverture possible pour qu'un autre sens puisse se forger. De même, l'apprentissage de rudiments linguistiques sans l'incorporation des codes du langage non verbal ne pouvait que mener à des malentendus, ce qui empêchait une interaction constructive avec les personnes rencontrées. Par exemple, je n'ai appris qu'au bout de plusieurs jours que ce que j'interprétais comme un geste pour me chasser signifiait, au contraire, qu'on m'incitait à approcher. Afin de pouvoir établir une relation avec des habitants d'Honshu ou d'Hokkaido, il me fallait pouvoir associer adéquatement signifiant et signifié. Notons que cette démarche se distinguait de celle de Roland Barthes décrite

dans *L'empire des signes*. Selon Van Reeth, Barthes ne cherchait pas forcément à comprendre le signifiant nippon, mais à élaborer un signifié qui lui convenait. Comme il a fait ses voyages au Japon à la suite d'une invitation de son ami Maurice Pinguet, alors directeur de l'Institut franco-japonais à Tokyo, on peut penser que ce dernier a pu jouer un rôle de passeur.

Les difficultés pour établir un lien avec les Japonais m'amenaient à me réfugier régulièrement sur le lit d'une auberge de jeunesse ou dans ma tente, dans ces succédanés de chez soi implantés dans l'ailleurs. Mon sac de couchage, ma trousse de toilette et quelques objets familiers qui m'accompagnent de voyage en voyage représentent ces morceaux de refuge qui facilitent mes déplacements. Ils m'octroient un espace de repos pour le corps et pour l'esprit. En territoire connu, je ne suis pas en alerte, pas dans la crainte de me tromper, pas dans l'impossibilité de saisir l'inconnu. Voyer constate que le repli dans un espace connu, tel qu'une chambre d'hôtel, constitue la seule stratégie pour éviter la confrontation à l'absence de repérage. Cela revient à pratiquer l'art de la fuite des sensations inédites.

Le repos en repli dans une coquille proche du corps permet de puiser la force nécessaire à la nouvelle territorialisation. Néanmoins, l'écueil serait de ne pas oser en sortir. Dans ce cas, ne devient-on pas l'imposteur de son propre voyage? On fait comme si on était allé ailleurs, mais on reste en territoire connu, comme si on n'avait pas quitté sa maison. Transporter un morceau de chez soi participerait aussi à la juxtaposition de spatialités éloignées, ce qui accentue la confusion. On ne sait plus si on est parti ou resté dans son pays. Le largage des amarres nécessaire au voyage est entravé. Chaque étape du périple exige de lâcher l'ancien territoire pour se diriger vers le nouveau. C'est, comme l'indique Raffestin, territorialiser, déterritorialiser, reterritorialiser. Il fallait lâcher ce que j'avais apporté de rassurant et ce que je croyais savoir, c'est-à-dire effectuer une déterritorialisation de mes connaissances, pour laisser la place à la reterritorialisation.

Traducteurs des habitudes banales
Qui construisent avec moi
Ce territoire décentré toujours inachevé

La tente et la chambre de l'auberge de jeunesse ne servent pas seulement à renforcer l'attachement au territoire du chez-soi. Ce type d'hébergement touristique se caractérise notamment par des espaces communs dévolus aux activités quotidiennes, telles que la préparation des repas, le lavage de la

vaisselle ou le brossage des dents. On y vit donc une superposition de l'espace public et de l'espace privé. Les gestes usuellement réservés à l'intérieur de l'habitation sont ici offerts au regard de l'étranger. Cette proximité implique un partage d'un espace restreint et de l'expérience entre le soi et l'autre.

On peut relever que tous les campings fréquentés durant le périple impliquaient une proximité des tentes les unes par rapport aux autres. Il n'y avait aucun espace désigné, ni de limites marquées entre les campeurs, ni d'unité spécifique pour chaque personne, ni de table individuelle ou d'autres murs. Ceci favorisait par exemple l'examen entre les façons différentes de cuisiner. Nous nous interrogeons du regard, nous essayions les outils et les techniques de l'autre, ce qui produisait le plus souvent des éclats de rire à cause de nos maladresses. La curiosité réciproque entre la touriste occidentale et les personnes locales offrait l'occasion d'un dialogue. Le lien avec l'autre commençait à se construire.

À ces conversations muettes se sont ajoutés des échanges verbaux. Le premier s'est produit au camping d'Osaki. Un Japonais qui avait vécu six mois aux États-Unis et qui parlait un peu anglais a joué le rôle de traducteur des gestes, des objets et des pratiques. Il inversait les perplexités qu'il avait rencontrées lors de son séjour en Occident. Ce médiateur permettait de sortir de l'état de détachement à l'environnement pour passer à celui d'incorporation. D'autres rencontres du même type vinrent compléter les connaissances indispensables à cette territorialisation. On peut ainsi constater la nécessité d'une altérité possédant les clefs pour établir un pont entre le Je et l'Autre, entre la touriste occidentale et l'espace inconnu pour qu'il puisse être territorialisé.

Pour la voyageuse hors d'un groupe organisé, le camping constitue donc un lieu clef pour la construction du territoire dans un espace de l'étrangeté. La rencontre avec les traducteurs a entraîné un basculement vers les processus de déterritorialisation et de reterritorialisation. L'espace du camping est très rapidement devenu un territoire habitable, contrairement à celui de la ville au début du périple.

L'épaisseur du journal
Me révèle
La densité du territoire habité

Afin de clarifier ce qui m'arrivait, je l'écrivais dans mon journal de bord pour compléter les éléments de découverte. Cette habitude qui semble banale en

voyage n'est pas anodine dans la relation entre le voyageur et l'extériorité. Collot observe une influence réciproque entre les lieux et l'écriture. La tenue d'un journal de voyage a probablement changé le regard porté sur les lieux.

La rédaction et la relecture régulière du journal permettent aussi une prise de distance avec la situation vécue. L'inscription sur du papier des lieux traversés consiste en outre à se les approprier. Cette pratique permet de passer du statut de spectateur à celui d'acteur. On constate l'interinfluence entre l'écriture et la relation aux lieux. La profusion de détails de ce qui est vu et vécu, les réflexions sur la difficulté de retenir les sons et les odeurs participent elles aussi de l'évolution de la relation au territoire. En me questionnant sur la manière de rendre compte un réel que je ne comprenais pas, le journal révélait l'aspect éminemment langagier du territoire.

Le journal devient un témoin du voyage, qui permet de le prolonger, de le revivre, voire un outil pour une réécriture. Il participe du geste de la création littéraire par les balises qu'il produit, par la restitution de descriptions, d'événements, de sensations, d'émotions, de réflexions sur le vif et par les questions posées sur la manière d'écrire sur plusieurs dimensions du réel. La rédaction d'un journal ne se veut cependant pas œuvre littéraire. Aucun soin n'est accordé à la qualité de la langue ni à la formation des phrases.

Plutôt que des poèmes ou des extraits de journal, j'aurais pu intercaler des photos entre les parties de cet essai, mais celles qui figurent dans mon album n'illustrent pas la difficulté d'habiter un territoire. En revanche, parmi celles qui ont été développées, plusieurs étaient illisibles. Sur le moment, elles me semblaient inexploitable et ratées, car il ne s'agissait pas d'effets artistiques ou poétiques. Le photographe qui a développé mes planches en couleurs m'a expliqué que les fréquents tremblements de terre, même imperceptibles, provoquent des photos floues surtout lorsqu'on se trouve en position instable au moment d'appuyer sur le déclencheur. Il aurait fallu que je prenne deux ou trois photos espacées de quelques secondes pour m'assurer que l'une d'entre elles soit réussie. Même si je l'avais su avant de partir, le volume des films argentiques que cela m'aurait contraint de transporter m'aurait empêchée d'appliquer cette méthode. Je regrette d'avoir jeté toutes ces photos et leurs négatifs.

La rédaction de cet essai a été constituée d'allers-retours entre les textes du journal, les tentatives poétiques et la réflexion. Par ce fait même, elle produit un voyage dans l'espace et dans le temps, une juxtaposition d'effets de mémoire et de théories offrant des regards extérieurs. Que ce soit les courts

passages poétiques, l'essai ou un futur récit de voyage, l'écriture a posteriori imprégnée des déformations de la mémoire, invente un nouveau voyage et construit un territoire imaginaire à habiter.

Bibliographie

- BARTHES, Roland. *L'empire des signes*, Genève, Skira, 2015 (1970), 150 p.
- BOUVIER, Nicolas. *Chroniques japonaises*, Paris, Payot, 1989 (1967), 291 p.
- COLLOT, Michel. *Pour une géographie littéraire*, Paris, Éditions Corti, 2014, 270 p.
- IMAMURA, Shōhei. *La ballade de Narayama*, film japonais, 1983.
- RAFFESTIN, Claude. *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, Litec, 1980, 250 p.
- VAN REETH, Adèle. « Les chemins de la philosophie », *France Culture*, 23 octobre 2018, <https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/philosophies-du-japon-24-roland-barthes-lempire-des-signes>.
- VOYER, Marie-Hélène. *Terrains vagues. Poétique de l'espace incertain dans le roman français et québécois contemporain*, Montréal, Nota Bene, 2019, 436 p.

À ma très chère tente

Martine Freedman

Tout ce que j'ai prévu pour mon prochain voyage est étalé sur le sol du salon. Je te regarde et m'interroge. Viendras-tu m'accompagner encore cette année? Me permettras-tu d'accomplir ce rêve d'enfant et de me transformer quelques semaines, quelques mois en tortue avec ma maison sur le dos? Toi, tu ne pèses pas grand-chose, mais tu demandes l'ajout d'un matelas, d'un sac de couchage, d'un petit poêle et d'ustensiles de cuisine. Quand je t'installe, tu exiges la perfection de la tension de la toile et de l'alignement des piquets, de même qu'un sol suffisamment solide pour te supporter. Sinon, pas de répit pour la nuit, tu laisseras passer l'eau, le vent ou pire, tu t'écrouleras.

Tu sais empêcher la pluie de m'atteindre, même les averses torrentielles d'Islande, les crachins irlandais ou bretons, les tempêtes tropicales japonaises. Mais tu parais si fragile, juste un refuge illusoire. Tu vacilles au moindre courant d'air, faisant tomber ce qui est mal fixé, comme le cher Nestor-Toutou-Aux-Longues-Oreilles de mon enfance. Tu sembles me protéger, mais le peux-tu réellement contre les prédateurs? Ah, oui, c'est vrai, les moustiques de la Laponie finlandaise étaient incapables de te traverser pour me dévorer. Et te rappelles-tu quand je t'avais installée en bordure d'une grande route? Chaque fois qu'un camion vrombissait ou qu'une moto pétaradait, le sol vibrait si fort

que ma lampe de poche se balançait, entraînant les ombres et m'empêchant de lire mon roman.

Mais j'aime ta légèreté. Au lieu de la planification, laisser l'inspiration du moment établir où se fera l'étape. Chez-soi nomade. C'est décidé, tu m'as convaincue, tu m'accompagneras, encore une fois, et je deviendrai à nouveau tortue.

Comptines

Martine Freedman

10 moutons, 9 moineaux
Je sautille dans la ruelle
8 marmottes, 7 lapins
Je grimpe les marches
6 canards, 5 fourmis
J'ouvre la porte en coup de vent
4 chats et 3 poussins
«Où sont les chocolats?»
2 belettes et une souris, une souris verte!
«Il n'y en a plus»
Amstramgram tout se fige
Pic et pic «C'est pas vrai!»
Et colegram j'entends le gourmand
Bourre et bourre le papier crisse
Et ratatam dans l'autre pièce
Amstramgram la boîte est vide
Je sors en courant

En zig et en zag
Fâchée de la duperie
En zig zag zoug
Potfordum de potfordum !
« Que dis-tu ? » demande le voisin
Potfordum de potfordum !
Je le répète et le répète encore
Le sacre flamand de Papa
Potfordum de potfordum !
« C'est un drôle de mot » dit mon voisin
Et on chante en tournant
En se donnant la main
Toujours plus fort
Potfordum de potfordum !
Mon chat nous rejoint
Tricote entre nos jambes
Danse avec nous quelques couplets
Repart en courant
« Caline, Caline, Caline ! »
J'appelle mon chat
Cabrioles et fariboles
Cachette et pirouette
Rami et Monopoly
En goûtant le soleil d'un jeudi
Fraises qui coulent n'amassent pas mousse
Les tartes aux pommes forment la tendresse
Les desserts savourés ne sont pas de vilains défauts
On court à la pharmacie
Sans y trouver nos amis
On ne boit pas de Rivella
Car on n'est pas sportifs
Mais on fait « Pshitt ! » et « Ahhh ! »

En nous cachant avec nos cannettes
Une Coccinelle rouge passe
Suivie d'une Rabbit verte
Voitures des voyages longues distances
Serrés entre les bagages
Vers le Lac-Saint-Jean, Old Orchard ou l'Île-du-Prince-Édouard
« À quelle heure on arrive ? »
« Dans un p'tit quart d'heure »
Vers l'Angleterre, les Cévennes, l'Ardèche ou la Hollande
« À quelle heure on arrive ? »
« Dans un p'tit quart d'heure »
Les vitres laissent le soleil entrer
Let the sunshine, let the sunshine in
En gros plan sur l'écran
Un soldat entre dans l'avion
Vers une guerre qu'il ne voulait pas
On chante dans les larmes
Le film secoue mon adolescence
L'enfance laisse place à l'incertitude
Je pleure la naïveté oubliée
De la capucine qui n'a pas de pain chez nous
Des trois p'tits chats perdus sous le paillason
Dans sa course, le furet a croqué une souris verte

Le Ouellignetonia

Martine Freedman

Yvan a dit: « Demain à deux heures, on va jouer au Ouellignetonia. »

C'est quoi un Ouellignetonia ?

J'imagine un terrain de jeux extraordinaire. Des tuyaux multicolores pour se cacher. Des toboggans magiques. Des passages secrets.

C'est notre repaire, juste derrière l'école, me dit Fabienne.

On est floué par l'imprécision de sa réponse.

Ni ma sœur, ni mes voisins, ni moi ne parvenons à nous y rendre. La peur de ne pas nous retrouver conduit nos parents à nous interdire de rejoindre nos copains de classe.

C'est où le Ouellignetonia ? Demandent Diego et Maria aux passants furieux qui pensent que l'on se moque d'eux.

Pedro et Graziana essaient d'en savoir plus. Fabienne et Yvan se font un clin d'œil et les envoient au Bois-des-Frères, au jardin de Loëx ou à la station d'épuration d'Aïre. Ils se cachent dans la cité du Lignon si Wolfgang, Maria, Diego et moi tentons de les suivre.

De jeudi en jeudi, on explore les environs. On découvre un champ aux hautes herbes qui camouflent des agneaux, un cygne qui prépare un nid au bord du Rhône, des pêches de vigne dissimulées derrière une maison en ruine, des mûriers sauvages aux épines qui nous interdisent l'accès à un dessert, des coprins chevelus que l'on ramasse pour le souper, un labyrinthe de ronces dans lequel Pedro déniché un vieux casque de moto et des bouteilles de bière vides. Mais pas de Ouellignetonia.

Ce nom sonne comme un sésame de ralliements pour la dizaine d'enfants de l'école nés dans le quartier.

C'est peut-être interdit aux étrangers, disent Wolfgang et Graziana.

Même la commune qui offre un plan détaillé à tous les nouveaux arrivants semble complice. On le retourne dans tous les sens, on s'arme de loupes, on triture les orthographes. Aucune trace. On lit seulement Renard, Lézards, Campanules, Coquelicots. Des fleurs et des animaux d'ici.

On a baptisé ce chemin Bourdonnette, car il y avait les ruches de la ferme, dit monsieur Junod, le jardinier de l'école.

Je n'ai jamais trouvé le Ouellignetonia. N'était-ce qu'une appellation créée par un des vrais citoyens du quartier pour désigner une friche minuscule, un terrain de soccer ou un parc banal ? N'était-ce qu'un nom de code inventé par quelques élèves ? Je suis retournée à sa recherche 40 ans plus tard. L'école est entourée d'immeubles neufs de verre et de béton pour contrer la crise du logement. Ils ont enterré son mystère.

Expériences de la migration dans la littérature d'anticipation postapocalyptique

Julien Faille-Lefrançois

Un jour, j'allais partir, je l'avais toujours su. J'allais quitter tout ce que je connaissais: la ferme, la région, et peut-être même le pays. Pour aller où? Ailleurs. Cette réponse me suffisait. Tout au long de ma jeunesse, mon principal projet d'avenir résidait dans ce désir d'ailleurs, dans l'idée même de partir. J'avais beau être né et avoir grandi sur cette terre, je ne pouvais m'y enraciner. À 16 ans, j'avais donc entrepris de me mettre en chasse d'une autre vie, guidé par mes seuls fantasmes et imagination, sur des territoires inexplorés. Des vies qui, je l'espérais, seraient délestées de l'encombrant bagage de mes origines. J'avais ainsi fait un détour par Saint-Hyacinthe et Ottawa avant d'atterrir à Montréal, qui, sans être mon terminus, était le lieu de ma plus longue escale. La ville m'a peu à peu apprivoisé et transformé. À mesure que j'ai assumé ma nouvelle urbanité, j'ai senti le fossé derrière moi se creuser, et les lieux de mon enfance s'affubler d'une étrangeté croissante, tandis que mes liens avec mes proches et amis restés sur place se sont étiolés ou n'ont été préservés qu'en façade. Pourtant, même si je les ai tenus à distance, je perçois encore toute l'emprise que ces lieux de ma jeunesse ont eue et continuent d'avoir sur moi. Il suffit d'un mouvement, d'une expression ou d'une opinion qui fait tache dans mon nouvel environnement pour exposer le caractère incomplet et imparfait de mon assimilation. Cette migration que j'ai perçue au départ comme un geste d'affirmation est devenue, avec le temps, source de doutes

et de questionnements. Au lieu d'un nouveau chez-soi, j'y ai trouvé une sensation d'inconfort : celle d'être un étranger en tous lieux.

À ce point-ci de mon parcours et de ma vie, j'aimerais marquer une pause, même illusoire, pour approfondir au moyen de la création ce questionnement personnel et identitaire qui a accompagné mon expérience de la migration. Au cours des prochaines années, j'examinerai cet enjeu par le prisme de la littérature d'anticipation, un genre qui suscite chez moi une fascination et duquel s'inspire mon nouveau projet de création. Dans les pages qui suivent, je me pencherai sur un sous-genre bien précis : le roman postapocalyptique.

Pourquoi ce type d'œuvre ? Parce que le voyage y occupe une place prépondérante, et ce, pour des raisons intrigantes. En effet, à quoi bon voyager dans un monde dévasté par une catastrophe planétaire, alors que l'avenir doit être, devine-t-on, aussi bloqué ailleurs que chez soi ? Sans me comparer à un rescapé de l'apocalypse, je me dis qu'il y a peut-être, ici aussi, une recherche de la part des personnages qui dépasse le simple impératif de la survie : une démarche plus personnelle, une quête de sens dans un monde qui a justement perdu le sien. Sinon, pourquoi ces survivants amorceraient-ils un voyage à partir d'un point de départ ayant jusque-là assuré leur survie ? Pourquoi quitter un lieu qui ne leur procure peut-être pas la liberté, mais qui met à leur disposition des vivres, un toit et une sécurité relative ? À noter que lorsque je fais mention de l'apocalypse, je n'entends pas forcément ici la fin du monde, mais la fin d'un monde, qui se concrétise à la suite d'une catastrophe, qui, pour ce qu'en savent les personnages, n'a épargné aucun endroit sur terre. J'aimerais voir comment se vit l'expérience migratoire dans le roman postapocalyptique québécois. Quelles sont, vues d'ici, les motivations des personnages à prendre la route ? Quelle est leur destination ? Comment se déroule leur voyage, et de quelle manière se termine-t-il ? Enfin, quels liens puis-je tracer entre ces représentations et mon propre vécu ? Examinons deux cas de figure bien précis.

Dans *Hivernages*, de Maude Pradet-Deschênes, un orage solaire a rompu tous les moyens de communication et plongé le monde dans un hiver perpétuel. Nous suivons les personnages sur un territoire qui s'apparente au Québec, mais dépourvu de tous ses toponymes, dans un monde dénué de toute mémoire d'avant l'apocalypse. L'unique lieu nommé, Ville-réal, correspond à la seule communauté organisée du roman, laquelle est établie sous terre, plus précisément sous une ancienne ville, dans ce qui était autrefois son réseau de métro et divers sous-sols d'édifices connectés entre eux. Alors qu'à l'extérieur

l’anarchie règne et que les rares habitants prêts à affronter l’hiver vivent en quasi-autarcie, l’apocalypse a engendré au contraire un contrôle resserré des ressources et des personnes dans la ville souterraine, soumises à un régime de répression et de surveillance. Malgré la fine description de Ville-réal, l’action est loin de s’y concentrer. La plupart des personnages que nous suivons vivent en réalité à la surface, que ce soit dans les décombres de la ville, dans la nature glacée, ou, au-delà, dans de petites poches isolées de survivants. La migration prend forme à travers les périples de deux personnages bien précis. Le premier voyage ouvre le roman — une femme enceinte s’enfuit de Ville-réal vers le nord, mais accouche et meurt en route — tandis qu’il se clôt avec celui de l’enfant née de cette femme qui, des années plus tard, refait en sens inverse le chemin parcouru par sa mère pour rejoindre Ville-réal.

Aucun des deux périples n’aboutit, interrompu soit par la mort, soit par la fin de la narration, et les motivations des deux personnages à prendre la route restent floues. On sent surtout les deux femmes poussées par une pulsion irrésistible ; tout au plus dit-on de la mère qu’elle cherche à offrir la liberté à son enfant à naître (« L’enfant sera libre ou ne sera pas »), tandis que la fille fait le chemin inverse en réponse à l’appel de sa mère par-delà la mort (« Un jour, tu devras y retourner. C’est ton destin » / « Mon cœur, mon trésor, mon oiseau [...] Vas-y, maintenant »). Loin de rendre la démarche moins crédible, ce côté ésotérique du voyage fait en réalité écho à ma propre expérience. La migration a été, dans mon cas, bien sûr, le fruit de considérations pratiques — perspectives professionnelles et économiques — mais encore plus le résultat de motivations subjectives, imprécises, voire instinctives, comme le rejet du lieu d’origine et l’attirance d’un ailleurs fantasmé. Ma décision de quitter ma ville natale, par exemple, n’était pas uniquement liée au désir de reléguer un lieu derrière moi, mais aussi un temps, une période de ma vie, dans l’ambition utopique de me réinventer ailleurs. Or ce qu’on voit dans *Hivernages*, c’est que le temps et l’espace ont une configuration cyclique. Même lorsque le voyageur refuse de le reconnaître, le lieu d’origine contribue à sa construction identitaire, de sorte qu’il revisite, d’une manière ou d’une autre, son point de départ.

Un autre roman qui atteste d’une semblable expérience du voyage, où temps et espace s’entremêlent de façon plus cyclique que linéaire, est *Le fil des kilomètres* de Christian Guay-Poliquin. Dans ce roman davantage « apocalyptique » que postapocalyptique (car nous y sommes témoins d’une catastrophe en cours), une panne d’électricité frappe l’ensemble d’un pays et, en quelques jours à peine, le plonge dans les pénuries, le chaos et le

détournement du pouvoir par des bandes criminelles, les villes étant ici plus durement affectées que les régions rurales. Le voyage est fondamental dans cette œuvre au point d'en déterminer la structure : les chapitres sont nommés en fonction des kilomètres parcourus par le protagoniste. Celui-ci cherche à retourner dans son village natal, dans une ancienne région minière de l'est du pays, pour venir en aide à son père atteint de la maladie d'Alzheimer. Le fils parcourt ainsi 4 736 kilomètres avant d'être interrompu par un accident de voiture non loin de là où, des années plus tôt, sa propre mère a péri, elle aussi dans un accident. À ce stade du roman, on comprend que le personnage principal, qui était accompagné d'une femme la majeure partie du chemin, ne faisait qu'halluciner cette femme, puisqu'il est le seul à être secouru sur la scène de l'accident. Après avoir reproduit l'accident de sa mère, le fils imite donc le comportement du père qui, dans sa démence, « répétait sans cesse qu'il cherchait son épouse » pourtant décédée. La dimension temporelle de la migration et la configuration cyclique du temps, que j'évoquais plus tôt, apparaissent ainsi non seulement dans le retour à la ville natale du protagoniste, mais dans la répétition du vécu de ses parents. D'ailleurs, cette expérience du retour, dans l'espace comme dans le temps, fait partie de ce que je me suis employé à explorer par l'écriture dans ce séminaire et de ce que j'ai été en quelque sorte amené à vivre, plus particulièrement dans le texte issu de l'atelier de stratigraphie, *Les allers-retours*.

Rechercher les liens entre filiation et migration dans mon parcours personnel suscite inmanquablement des questionnements, dont celui-ci : dans quelle mesure mon propre départ est-il lié à ma volonté de me définir en dehors des modèles que sont mon père, ma mère et le reste de ma famille élargie ? Je n'ai jamais réfléchi à la question dans ces termes, mais les choix faits conjointement à mes déplacements sont révélateurs. J'ai quitté ma région d'origine pour étudier la littérature, avec l'ambition d'écrire, un idéal à mille lieues des modèles que j'ai pu connaître. L'éloignement recherché dépassait donc la seule dimension géographique. Quelques années plus tard, j'ai délaissé la littérature au profit des communications, pour aspirer à un modèle d'« écrivain » plus conventionnel et socialement acceptable : celui du rédacteur. Depuis, mon rêve littéraire n'est pas mort, mais il s'apparente plutôt à un passe-temps. Dans mon projet de création, je souhaite creuser un peu plus cette autre facette de ma migration. Autant *Hivernages*, *Le fil des kilomètres*, que d'autres œuvres du sous-genre postapocalyptique mettent en rapport la migration et la filiation. C'est le cas par exemple d'une œuvre canonique comme *La route*, de l'Américain Cormac McCarthy. Dans ce roman, on suit le périple à pied d'un père et de son fils à travers un continent

dévasté. Leur destination est floue, définie uniquement par un point cardinal (« le sud ») ou encore « la côte », car, au fond, elle importe peu, l'avenir étant aussi stérile que les territoires explorés et l'horizon au bout du chemin. C'est de la relation entre le père et le fils que se nourrit l'intrigue bien plus que du voyage. La mise en parallèle de la migration et de la filiation, autant dans *La route* que dans les deux œuvres québécoises, n'est qu'une autre manifestation de la configuration cyclique du temps évoquée plus haut. Le temps, ainsi configuré, présuppose l'action, et il en charge forcément l'espace qui en est le théâtre. Dans les trois romans abordés dans cet essai, ce temps dote l'espace d'une densité nouvelle, en l'enrichissant de récits familiaux et d'une puissante charge narrative. En d'autres mots, la filiation transforme l'espace en lieu, conformément à la définition qu'en donne Jean-Didier Urbain dans l'article « Lieux, liens, légendes » :

C'est que le lieu a lieu et donne lieu aussi. Cela a déjà été multiplié bien dit. [...] Il a partie liée avec l'événement, l'action, le rôle, l'histoire : history ou story, peu importe. Troisième palier de la spatialité, le lieu est un espace dramatisé. De l'anecdote à l'épopée, il va y advenir, il y advient ou il y est advenu quelque chose.

Ce type de « lieux » peut donc survenir par l'action au temps présent, mais aussi par l'action révolue tirée de l'histoire familiale, soit sous la forme de souvenirs, de retours en arrière, ou autres ; on le voit tout autant chez McCarthy, Guay-Poliquin que Pradet-Deschênes. En ce qui me concerne, mon choix de quitter la campagne pour m'établir en ville signifiait beaucoup plus qu'un « changement de décor », mais l'abandon d'un mode de vie rural et agricole qui a été celui de mes parents, de mes grands-parents, de mes arrière-grands-parents et probablement d'une dizaine de générations (voire plus) avant moi. Aujourd'hui, je constate à quel point ce changement est draconien dans la vie de mes propres enfants : leur jeunesse diffère totalement de la mienne en raison, oui, du changement d'époque, mais aussi, et bien plus, du changement de territoire. Leur rapport à l'espace n'a rien à voir avec le mien lorsque j'avais leur âge : j'ai grandi dans une maison multiniveaux de plus de 300 mètres carrés de superficie sur une terre de 150 arpents, alors que mes enfants vivent dans un appartement de 90 mètres carrés et une terrasse de 25 mètres carrés. Mes modes de locomotion principaux étaient, à leur âge, la voiture, le VTT et le tracteur, tandis que ceux de mes enfants sont l'autobus, le métro et la marche. Ce rapport différent à l'espace altère à la fois notre mode de vie, nos valeurs et notre identité. Si je parle ici de ces

différences et de ma propre identité double (ou trouble), c'est que celles-ci se sont manifestées dans plusieurs des créations que j'ai produites dans le cadre de ce séminaire. Je constate que ce clivage urbain/rural, ma migration d'un milieu à l'autre et l'ambivalence identitaire qu'elle a fait naître recèlent un riche potentiel à exploiter pour mon projet de création, se prêtant bien, d'ailleurs, à la littérature d'anticipation.

Me voilà donc doté d'un itinéraire pour la suite, ou au moins de la volonté d'en tracer un. Les détails — ceux qui prendront part au voyage, le point de départ et la destination, ainsi que la finalité du trajet — restent à confirmer, mais le questionnement est enclenché. Un peu comme lorsque j'ai choisi de quitter le milieu rural où j'ai grandi, une question se pose à nouveau pour l'écriture de ce prochain projet de création : partir, oui, mais pour aller où ? Vers l'ailleurs, ou vers mon lieu d'origine ? Un aller simple ou un aller-retour ? Dans *Hivernages* et *Le fil des kilomètres*, tout comme dans *La route*, on constate que la destination importe peu. L'essentiel est le parcours, et ce qu'il nous révèle par rapport à nous-mêmes. Cette réflexion aura été le premier pas du long chemin qui attend mes personnages, et moi à travers eux.

Bibliographie

- DESCHÊNES-PRADET, Maude. *Hivernages*, Montréal, Éditions XYZ, 2017, 178 p.
- GUAY-POLIQVIN, Christian. *Le fil des kilomètres*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2016 [2013], 197 p.
- MCCARTHY, Cormac. *La route*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2008 [2006], 252 p.
- URBAIN, Jean-Didier. « Lieux, liens, légendes. Espaces, tropismes et attractions touristiques », *Communications*, n° 87, 2010, p. 99-107, https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_2010_num_87_1_2623.

Les allers-retours

Julien Faille Lefrançois

2019

«T’as vu, là-bas, Arthur? C’est Montréal!»

Nous marchons derrière la maison de mon père, de l’autre côté de la haie de bouleaux qui borde la cour. Lentement, nous descendons l’allée de gravelle qui longe le champ. Je te pointe le nord. À moins de 50 kilomètres, des gratte-ciels entassés les uns contre les autres. Dans la distance, la ville est floue, comme un nuage gris au ras le sol, ou un kyste émergeant des plates étendues de la Montérégie.

Tu avances la tête et scrutes l’horizon à travers les minuscules fentes de ta cagoule de *Captain America*, un cadeau reçu pour tes cinq ans. Pour t’aider à y voir clair, je t’indique la place Ville-Marie, le mont Royal et l’Oratoire. Des repères familiers pour toi.

Les champs autour de nous sont en friche; on n’y trouve rien hormis des herbes mortes et des roches. Normal, nous ne sommes qu’en mai. Nous poussons l’exploration plus loin, jusqu’au lac creusé à la pelle mécanique par mon oncle, il y a 15 ou 20 ans: un rectangle d’eau dénué de toute végétation, à l’exception de quelques vieux chiendents brunis, aplatis par l’hiver.

« C'est ici qu'on puisait l'eau pour arroser les champs. »

Tu me demandes ce que veut dire « puiser », mais tu n'attends pas ma réponse. Ton attention est déjà captée par autre chose : les imposantes éoliennes qui nous surplombent et qui tournent à plein régime, tout autour de nous.

Mais là-dessus, je n'ai que très peu à t'apprendre. Rien de tout cela n'était là, quand j'étais jeune.

1994

Je marche. J'explore. J'invente des histoires. Comme tu le feras plus tard.

Je cours le long de l'étang ceinturé de saules, me fraie un chemin à travers les branchages, capture des coccinelles au pied des arbres, leur fabrique des maisons sous verre et pars à la chasse aux pucerons pour les nourrir, bricole des armes avec des feuilles, des branches, des quenouilles, amalgame le tout avec de la sève collante. Seul ou avec mes cousins, je traîne des parcelles d'arbres morts recueillies sur le sol, parfois pourries, pour nous construire des cabanes, des maisons, des forteresses, des palais. Nos projets sont grands, mais ne dépassent jamais le stade des fondations. Quand j'ai faim, je retourne auprès de mon père et choisis une pomme dans ses chaudières. Je cherche la plus belle, la plus rouge et la plus grosse. Je demande une Lobo, juste parce que ça sonne comme robot.

Ce sera mon dernier été passé dans le verger à jouer, à flâner et à grimper aux pommiers centenaires. Le printemps d'après, mon père et mes oncles profitent de l'absence de mon grand-père pour tout raser. Tout brûler. Pas le choix, l'argent manque, ils délaisseront les pommes pour exploiter la terre autrement.

2039

Ton grand-père est mort.

Je fouille dans ma mémoire à la recherche de souvenirs heureux à ses côtés, les rejoue en boucle jusqu'à m'arracher quelques larmes. Un exercice mental que je répète ensuite lors des funérailles. Dans mon rôle-titre d'orphelin, je n'aspire qu'à une chose : me fondre dans le décor.

De retour au pays natal, je retrouve des cousins, des oncles et des tantes que j'ai perdus de vue depuis que le mur a été érigé, voire bien avant.

Après l'église, le cortège prend la route de l'ancienne ferme. Là-bas, nous marchons vers ce qu'il reste du champ de mon enfance, un carré de terre au milieu d'un parc industriel, afin d'y disperser les cendres de ton grand-père. À gauche, il y a des serres s'étalant sur des centaines de mètres, à droite des usines qui crachent de la fumée noire, le tout surplombé par les éoliennes qui te fascinaient jadis. Rouillées, abandonnées, des pales en moins. Elles ne tournent plus.

Sur le chemin du retour, des curieux s'approchent pour me demander comment est la vie là-bas, dans notre cité-État. Comment la famille se porte. Ce que tu fais. Pourquoi tu n'es pas là. Je bredouille, marmonne, m'efforce d'être aussi vague qu'in audible.

Je commande une voiture et entre ma destination : Montréal. Quand elle arrive, je valide mon identité auprès du système de contrôle. La porte s'ouvre et je prends place, seul, dans l'habitacle. Par la fenêtre, je vois quelqu'un qui m'observe : mon cousin, l'un de ceux avec qui je jouais enfant, dans l'ancien verger puis dans les champs.

J'en déduis qu'il habite la maison de son père, mort deux ou trois ans plus tôt. À côté de lui, je reconnais son fils. Il dépasse son père d'une bonne tête, comme toi. Vous aviez joué quelques fois ensemble, il y a longtemps. Peut-être te souviendrais-tu de lui ?

Je salue mon cousin de la main. Il me répond.

Tout faire péter

Julien Faille-Lefrançois

Nous avons accepté
nos poumons noircis, empoisonnés
par les émanations
nos quartiers enclavés, étouffés
par le béton
nos amis et parents fauchés, mutilés
par le confort
par l'indifférence
de leurs corps motorisés
de leurs cœurs blindés

Jusqu'au sursaut
de notre dignité en lambeaux

Nous avons marché
graffitis et slogans rythmant notre cadence
Pas de justice, pas de paix

This Is an Emergency
Votre quartier se transforme
Non, nous transformons le monde

Nous avons avancé pouce par pouce
faisant tomber tout ce qui nous sépare
Nous avons

défoncé les clôtures
arraché les rails
dynamité les viaducs

Van Horne ravale son Canadien Pacifique
morcelé l'asphalte
explosé les chars
abattu les lumières rouges, puis jaunes, puis vertes

à coups de hache, de marteau-piqueur, de masse, d'arrache-clou, de
clé anglaise, de marteau, de scie à main, de tronçonneuse, de scie
ronde, de fourche, de pelle, de râteau, de pic à glace, de rouleau à
pâte, de fer à repasser, de batte de baseball, de bâton de golf, de
matraque, de poutrelle, de poubelle, de piquet, de poteau, de barre
de fer, de pierre, de pancarte, de bulldozer, de grue, de tracteur, de
camion

à coups de n'importe quoi, ou à défaut, de nos mains nues
ensanglantées

Le jour de la Victoire
seuls maîtres du champ de ruines
nous avons incanté la nature
notre Dame, notre Mère
pour verdier et effacer
les décombres
la violence
les cadavres
les trophées de notre honte
ces moyens que justifiait la fin

Nous avons souri, naïvement attendris
par les pousses, les tiges, les branches, les feuilles, les bourgeons, les
fleurs, les épines, les racines, les vignes et bientôt les lianes, puis le
pollen et les graines qui en engendraient toujours plus, jusqu'à nous
encercler de boisés, de forêts et bientôt de jungles

Nous avons tardé à comprendre ce vert qui, partout,
se rapprochait, nous chatouillait, nous couvrait, nous cajolait, nous
étreignait
nous médusait, nous fouettait, nous séquestrait, nous effaçait et,
peu à peu, nous supplantait

Nous n'avons compris que trop tard
ce vert qui, attendant son heure, observateur et stratège
avait appris du béton

Complices

Julien Faille-Lefrançois

Cheveux bruns, mi-longs
Des lunettes, parfois
Un tatouage sur le bras ?

Au téléphone, l'air de rien
De Baie-Comeau à Montréal
Nous jouons aux devinettes

À chaque question,
Regard furtif vers la caissière
Oui, non, ne sais pas,
Un peu, moyen, beaucoup,
À la folie

La file avance, je raccroche.

Tes mots résonnent encore
Je glousse, m'esclaffe, dérange
Pardon, pardon
Je nous arracherais bien la tête

À commencer par la tienne
Ma sœur

Habiter le territoire amoureux

Catherine Depelteau

Il y a dix ans que je fréquente, assidûment ou non, l'Université de Montréal. Cette histoire a commencé à l'UQAM, alors que je tentais de faire une maîtrise en communication. J'étais inscrite à un séminaire d'anthropologie de la communication et j'ai ressenti une vive attirance vers des études en anthropologie. Mon histoire avec la maîtrise était déjà terminée depuis plusieurs mois, mais je refusais de me l'avouer. Bref, ceci a été à la source de ma rencontre avec l'Université de Montréal. J'étais à cette époque, accessoirement, dans une relation amoureuse qui en était encore à ses balbutiements et qui me comblait de bonheur. Elle durera encore plus d'une année, ce qui ne m'empêchera pas d'être un peu éprise du chef de pupitre de la section culture du Quartier Libre, puis d'un coéquipier d'équipe sportive.

J'ai ensuite pris une pause de tout ça, je veux dire de l'université, mais aussi de cette relation et des curiosités amoureuses momentanées. Ce n'est jamais facile de savoir si on est au bon endroit au bon moment. Si on est dans une relation qui nous convient, si un domaine d'étude différent nous aurait plu davantage. Enfin, pour moi, rien n'est jamais clair. Quoiqu'il en soit, je suis revenue vers l'Université de Montréal à l'automne dernier, parce que je sentais que mon cheminement n'avait pas été vidé de toutes ses possibilités. Que je ne m'étais pas — ne nous avait pas — donné toutes les chances.

Dans le pavillon Marie-Victorin, je ne suis pas tombée amoureuse, il faut dire que je l'étais déjà. J'ai bien vécu quelques coups de cœur, mais pas avec des personnes en chair et en os. Encore une fois et comme dans presque chaque lieu que j'ai habité, j'ai néanmoins rencontré un individu qui pourrait occuper ce que j'ai envie d'appeler une case « si ». La case du si le contexte était différent, si je n'étais pas avec quelqu'un ou encore si j'avais envie d'être avec quelqu'un. On en a toutes et tous, je pense, des gens qui peu de temps après qu'on les ait rencontrés, nous apparaissent pouvoir lentement se diriger vers cette case. Il y a donc eu, dans quelques pavillons de l'université, mais plus spécialement dans le pavillon 3200 Jean-Brillant, de ce genre de rencontres. Si elles sont parfois intrigantes, explorer les possibles de chacune d'entre elles serait quelque peu fastidieux, quoique certainement non dénué d'intérêt (anthropologique).

J'ai eu la chance de n'avoir encore jamais été en peine d'amour entre les murs de l'Université de Montréal. J'ai réservé ça à l'UQAM et à un appartement précis de l'avenue de Chateaubriand. Ici, à la bibliothèque, dans les locaux du journal, dans toutes les salles de classe où je suis allée, sur la montagne, à n'importe laquelle des trois saisons universitaires, j'étais en amour. Du moins, c'est une façon de parler, parce que depuis que je me pose la question — qu'est-ce qu'être en amour —, je n'ai jamais très bien pu établir ce que ça voulait dire exactement. Disons simplement que je partageais ma vie avec quelqu'un qui bien souvent n'était pas dans l'université simultanément ou même n'y était pas point.

Ces petits bouts de chemin parsemés des différents lieux que j'ai momentanément habités à l'Université de Montréal sont autant de reflets de ma vision des relations amoureuses. Lorsque j'ai arpenté son campus pour la première fois, en 2009, j'avais encore une vision très romantique des choses, croyais presque au concept d'âme sœur et étais persuadée que je serais, à long terme, dans une relation durable et harmonieuse. J'avais encore à cette époque une envie, voire un besoin, d'exclusivité dans mes relations, je pense même que sans en être complètement consciente, je considérais que pour être bien remplie, une vie se devait d'être partagée au quotidien. L'université faisait aussi partie des éléments nécessaires à ce sentiment d'accomplissement. Je marchais dans ses corridors en étant assurée que j'allais quelque part, sans nécessairement savoir où exactement. C'était un lieu sûr, dans le présent et dans l'avenir.

Quand j’y suis retournée des années plus tard, l’université n’avait pas changé, mais je ne la voyais plus de la même façon. Ce n’était plus un beau grand campus dans lequel j’aimais me perdre et rêvasser à l’avenir, mais plutôt un retour en arrière, un lieu sans âme dans lequel m’égarer m’irritait. Le pavillon Marie-Victorin ne m’inspire pas l’amour et peut-être que l’amour ne m’inspire plus autant qu’avant. Je n’habite plus le pavillon 3200 Jean-Brillant avec la certitude que le futur me réserve de grandes choses ni dans le réconfort que sont parfois les relations amoureuses. En fait tous ces endroits sont des lieux incertains, des endroits où vivre dans l’incertitude, où s’arrêter pour prendre une pause de l’angoisse quotidienne. Y passer me donne l’impression d’essayer d’avancer, mais je vis désormais avec la conscience que d’évoluer à deux ne suffit pas à remplir une vie, pas plus que le fait de m’être réinscrite à l’université d’ailleurs. Avoir 33 ans, avoir fait des études, en faire encore, être dans une relation mais se sentir perdue par rapport à qui on est et ce que l’on veut, se sentir vis-à-vis du temps qui passe comme avant son premier cours de création littéraire, ne trouvant pas le pavillon Maximilien-Caron ni sa place dans le local exigu dans lequel on passera des semaines à se questionner sur le réel.

Les lieux familiaux

Catherine Depelteau

Ils sont passés par un trou dans les nuages,
dommage que tu sois pris, j’embrasse mieux que je parle
J’écris mieux que je parle

La basse cave, la partie-basse
À la fois effrayante dans son obscurité
Et douce dans l’odeur de sa garde-robe de cèdre

Mon chien a environ un million de surnoms,
Parce que j’aurais voulu lui donner tous les noms à la fois
Pulque, le poulque, le poulpe
Pulque de leche, Pulque au beurre,
Mon poulet à l’ananas
Mais surtout mon coconut, parfois mon choubi,
Ou même mon choubab.
Mon chien m’aide à inventer des mots qui sonnent bien.

Une van, toutes les vans
Parce que ce sont des maisons mobiles.
J'aime m'asseoir dans la partie à laquelle on a arraché ses sièges
Dans une pile de vêtements froissés.
J'aime les catalogues.
Ce n'est pas le chaud que je recherche,
C'est la lourdeur,
Le sentiment d'être entourée
Comme un roulé suisse.

Quand j'étais petite, on sillonnait la côte est américaine en camper.
Moi je pensais qu'on conduisait avec le volant, je veux dire,
Que c'était le fait de tenir le volant
Qui faisait avancer la voiture.
Pour m'impressionner mon père lâchait alors le volant,
Qui dans ma tête était la pédale
Et là,
On vivait ensemble un grand moment
de magie.

Ce camper-là était aussi magique parce que quand il ne partait pas,
J'en sortais pour lui donner une tape dans le dos
Et il se remettait à marcher,
À courir, même
Pressé de nous amener
Au bord de la mer.
Aujourd'hui la mer n'est plus ce qui m'émeut le plus.
Je la trouve encore belle, c'est certain
Parce qu'elle est immense, ça me frappait quand j'étais jeune
De regarder quelque chose sans pouvoir le voir jusqu'au bout.
J'ai toujours aimé le bout du monde.

Aujourd’hui, ce n’est plus autant la mer,
Ce sont plutôt les montagnes et les forêts
Comme j’aime toujours autant l’eau,
Ce que je préfère par-dessus tout,
C’est un lac parmi les arbres
Et au cœur des montagnes.

Quand je me suis levée ce matin,
J’ai regardé la petite plante grasse
Qui grandit au milieu de la table du salon
Elle me semble être l’une des plus belles choses qui soient
Même si je l’ai achetée au dépanneur
En même temps qu’une caisse de bière cheap.

Le lien

Luc Gélinas



Frontières aux mille lignes de cœur,
Je suis flâneur, déambulateur de paysages
Gossés par la main de l'homme.

Façonné par ces voies ferroviaires
Comme un espace pour tous,
Un espace vert forêt.

Se souvenir du temps scrapé
Par le désir de délimiter ta pensée.
Je ne peux refléter cette multitude.
À la traversée, éviter l'échelle
Qui entrave ma route.

Disloqué par les frontières extérieures
Qui interpellent ma vie collective
Je ne saurais dire ce qui me rend triste.
Des jappements des voitures à l'odeur de la scierie,
Je sens tout ce brouhaha,
Mon âme s'accroche aux oiseaux
À la vue des deux clochers qui roucoulent.
Écllosion, morceaux de récupération,
Je suis à la recherche de cette bande de vieux clous rouillés.
Rouillés, mais soudés par l'expérience
Façonnés par ces années d'errance.

Le marcheur des frontières n'a que faire des querelles.
Il marche pour oublier, pour mémoriser
L'impossible rêve de l'humain
Toujours en marche vers un monde
Révolu.

Cap de roue

Luc Gélinas

Le soleil brûle ma peau, je suis un homard bouilli.
Cette douleur en superficie
N'est point douloureuse comme la pub de Lauzon
Sur les femmes victimes de violence conjugale.
Elle n'est peut-être qu'un simple avertissement
À un crash qui pourrait être encore plus grand
Si je me retrouvais face à un Rav4.

Suis-je insensible ? Ou la brûlure est-elle telle
Que la douleur n'est plus perceptible ? Plus sensible ?
Au ras de mon inaccessibilité ?

Pourtant, quand je repense à Bastican
Ou à Copain, le chien de mes oncles,
Vieux garçons aux barbes longues
Comme les chanteurs de ZZ Top,
Je sens que l'essentiel y est toujours.
Ma femme, mes filles et mon petit scieur de bois dans la lune
Me le prouvent.

S'il fallait qu'un jour, la vie vous arrache à moi
Je conserverais toujours en mémoire
Cette image du Café des Trois colombes
Où la joie de la rencontre et du bien-être
De rire aux éclats pour rien
Juste peut-être parce qu'on rit,
Reste droite et mystérieuse comme le monolithe
De 2001, *l'Odyssée de l'espace*.

Le trésor de l'alchimiste

Luc Gélinas



Je suis ce marcheur infatigable, ce lapin Energizer qui s'arrête seulement quand le soleil se couche. J'ai 7 ans, mais j'ai 10 ans, je pêche le brochet dans la rivière Batiscan. J'pogne jamais rien! Le chemin de terre pour s'y rendre est le mien. Le chemin que je parcours chaque fois que je vais chez ma grand-mère. Elle habite la dernière maison de la rue de la Station. C'est une vieille maison en bardeaux d'amiante grise. Avec ses belles lucarnes qui permettent à mon regard de se perdre dans les champs et d'atterrir dans la forêt.

Une forêt bondée de neige où, l'hiver, mes oncles m'amènent en vieux Ski-Doo Cruiser orange et bleu, pour aller chercher le bois dans la forêt. Du bois pour chauffer l'antre familial des Thibault. Le vieux poêle sent la galette de sarrasin dès qu'on l'allume. Mon frère et moi on joue au Mille bornes en attendant *La soirée du hockey*. Mes parents regardent *La soirée canadienne* juste avant. Mon père et mes oncles boivent leurs petites bouteilles de Molson. Après les parties du samedi, on retourne à la maison, couchés sur la banquette arrière, en regardant défiler le paysage sous l'œil maternel de la lune.

J'ouvre les yeux, ma chambre donne sur le coin de la 4^e rue à Shawi. Juste à côté, l'église où mes parents se sont mariés. J'ai 9 ans, mais j'ai 10 ans, je pars pour l'école en arrière du Woolmart dans le stationnement qu'ils sont en train de construire. Je grimpe en haut des immeubles avec Pépito, mon meilleur ami, pour regarder la ville et les gens d'un autre angle. Quand la cloche sonne à 3 h-3 h 15, je gosse dans la cour d'école. Je rentre souvent vers 6 h-6 h 15. Je n'ai pas de montre, j'entre quand ça me tente.

Je suis sur la patinoire à Berthier. À ma première partie d'hockey, on a gagné 3-2. J'ai marqué les trois buts! Mon père est très fier de son gars et me paye une grosse patate pour fêter ça. J'ai 10 ans. Oui, j'ai 10 ans pour la première fois de ma vie ce jour-là. Pis après, ben le secondaire commence. Pendant deux ans, je me cherche. On part vivre à Contrecœur. Vraiment à contrecœur. J'ai toujours haï ce nom-là. Qui s'lève un matin pour fonder un village en se disant: «Tiens, j'ai trouvé! On va appeler ça Contrecœur!»? J'ai 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21 ans, j'ai tout, sauf 10 ans.

Montréal, ville ouverte! Je m'en vais me faire mon cinéma. Carlos, Bashir, Démian, Orlando! Saint-Denis, le Passeport, L'Barouf, le Clandestin, les restaurants indiens! J'habite Montréal, je marche Montréal, je «vélodrome» Montréal. L'avenue du Mont-Royal, L'échange, le Pick-up, la Bouquinerie, la Boîte noire. Le grattage d'identité fourvoyé. Je survole, je surplombe les plateaux de la représentation et de la rêverie. Je suis, je n'ai aucun désir de

devenir. J'accroche, je ramasse, je glane dans mon petit sac tout accessoire qui me définit, qui m'affirme, qui me confirme. J'ai 25 ans, mais j'ai 10 ans.

Je cherche cette âme cosmologique issue des Pléiades. Elle brille tout près de moi, mais je suis incapable de saisir sa lumière qui restera toujours mystérieuse. J'aimerais m'envoler, je pèse une tonne. Une tonne d'antimatière. Où est passée mon étoile du Nord? Je suis en peine. Je pleure les torrents du Saint-Laurent. Huit jours, deux mois, une vie. Je tourne les roulettes du Cube Rubik. Rouge, vert, bleu. Orange, jaune, blanc. Les couleurs de mon cœur sont mélangées. Refaire les surfaces pour ne pas se perdre. Reconstituer mon unité. Retrouver ma place.

J'ai 27 ans, mais j'ai 10 ans. Je maîtrise, je raconte. Je raconte *L'œil du cyclone* et *l'Ordre des magiciens de l'univers*. Je pars vers l'infini et plus loin encore. Je vais voir si j'y suis. Bastia, L'île-Rousse, San Gimignano, Annecy, Lyon, Epernay, Corte, Calvi, Bonifacio, Sienne, Florence, Rome, Volterra, Saint-Malo, Paris, Nice. Je suis comblé. Je suis, donc j'existe.

J'ai 29 ans, mais j'ai 10 ans. J'enseigne, je professeur. Chaplin, Murnau, Welles, Godard, l'expressionnisme allemand. Québec, Francois-Xavier Garneau. Saint-Denys Garneau, la rivière Jacques-Cartier, Tewksbury. Université de Montréal, j'ai 30 ans, mais devant cette classe, j'ai vraiment 10 ans. *Archéologie et technique de l'image*, *Laboratoire cinématographique*, *Pratique cinématographique*. J'ai 35 ans, mais j'ai 10 ans. L'amour donne des ailes. Nadine, Zoé, Lili-Rose, Alizée. Beloeil. Maisonnée.

Ma femme a le cancer du sein. Long chemin vers la guérison. On prend le Relais pour la vie en famille. Deux nuits. On marche. On marche pour la Société canadienne du cancer. Je peux en faire plus. Aller marcher plus haut, plus loin, pour la recherche. Objectif 110 kilomètres en 7 jours dans le centre de l'Islande. Au cœur des volcans et des fumerolles qui libèrent tout ce que j'ai emmagasiné au cours de l'année. Je marche pour exproprier ce mal. Landmannalaugar, Alftavatn, Emstrur, Thorsmork, Eyjafjallajökull. J'ai 45 ans, mais j'ai 10 ans. 11750 \$ pour la recherche. C'est toujours au cœur de la douleur que l'on se sent le plus vivant.

Quand je me couche, je vois toujours la montagne. C'est au cœur de celle-ci que je vibre. Pour moi, le paysage y est toujours vaste. Croagh Patrick. Western Brook Pond. Gros Morne. Restonica. Je marche, je marche. Je marche la montagne de mes amours qui me donnent un Beloeil sur ce territoire qui est le mien. Où j'habite. Et qui restera pour toujours ma patrie. Quand tu creuses

au pied de ton pommier, tu y découvres tes plus beaux trésors. Le brochet dans la rivière Batiscan, une vieille maison en bardeaux d’amiante grise avec ses belles lucarnes, un vieux Ski-Doo Cruiser orange et bleu, et... ce vieux poêle qui sent la galette de sarrasin dès qu’on l’allume. Quand je m’arrête à une cantine avec mes filles, on mange une grosse patate, j’ai 10 ans.

(Dé)jouer les territoires monstrueux

Gabriel Gagnon

Partie 1 : Qui a peur des monstres ?

Peut-être que chaque territoire abrite des monstres. Il y a ceux des terres mythiques et inatteignables : le dragon du jardin des Hespérides, le yéti des montagnes népalaises, l'alien de la zone 51, les trolls du dark Web ; ils sont les gardiens des dernières régions sauvages et inconnues, des forces allégoriques qui réfrènt notre connaissance pleine et entière des choses en nous faisant entrevoir la possibilité d'un monde encore interdit. En tant que tel, ils sont des modalités de *La légende dorée*, de ce grand récit épique qui permet de nous raconter et de se dessiner un devenir commun. Fatalement, ils seront vaincus ou domestiqués pour permettre l'avancement de la civilisation et la colonisation de nouveaux territoires. A contrario, il existe des monstres sans grandeur ni éclat, des créatures du quotidien qui naissent dans un moment de panique ou d'effroi, au tournant d'une ruelle ou dans l'embrasement d'une porte, pour s'évanouir aussitôt qu'on les regarde de trop proche. Ce sont les monstres du quartier, ceux qui vivent sous les ponts et dans les poubelles du Dairy Queen, le *boogeyman* du bout de la rue et les exhibitionnistes du parc Lafontaine. Ils ne trouvent leur consistance que dans l'inconsistance des légendes urbaines et des rumeurs.

Les miens, mes monstres, habitaient le 5365 Berri, dans un bloc appartements beige et placardé, été comme hiver, d'une pancarte À LOUER / Studio / Électricité, Chauffé / 514-###-####. Il me serait difficile de dire exactement ce que je ressens aujourd'hui envers l'endroit, un mélange de nostalgie mêlée d'effroi, un ravissement coupable à la pensée des êtres sordides qui y ont vécu et dont je ne sais même plus s'ils sont réels ou inventés, si je les ai rencontrés ou s'ils m'ont été racontés. Dans le désordre : la vieille perpétuellement à sa fenêtre, garrochant des bonbons aux enfants pour les attirer et les séquestrer (assurément) ; les drogués et leurs cerbères ; l'Arabe drapé de blanc, tournant en rond toute la journée en marmonnant dans sa barbe ; la folle qui, tous les soirs à 3 h du matin, frappait sur les chars en gueulant ; celui dont l'appartement était le refuge et la litière de tous les chats du quartier ; le pendu en chaise roulante ; les filles colorées et leurs proxénètes ; Jésus avec son lézard sur l'épaule ; le gars brandissant une barre de métal, abattu par la police. Ce dernier étant le seul dont la violence de l'évènement (sa rencontre fatale avec l'autorité) fut suffisante pour délier l'équivoque de son existence. Et encore, les faits entourant l'incident ne sont décrits par les journaux qui s'y sont intéressés que sous la forme de témoignages distants et douteux. Le *Journal de Montréal*, dans un article de sa section faits divers, intitulé : « Un type agressif abattu par la police », enchaîne ainsi les « confidences » (terme que l'article emploie à profusion) et les qu'en-dira-t-on :

« Ils l'ont sommé au moins trois fois de déposer sa barre. Il n'a pas voulu. Il parlait tout seul », a confié l'homme en indiquant qu'il aurait fait la même chose que le policier. [...] « Je dormais quand c'est arrivé. J'ai juste entendu un coup de feu. Je n'ai pas remarqué des bruits de chicane parce que ça se passe tous les soirs dans ce bloc-là », a confié une jeune femme. [...]

« Il changeait régulièrement des bouteilles au Métro », indique l'un d'eux.

Ces évènements n'ont, en soi, rien de particulièrement exceptionnel. Ce sont des *faits divers* comme l'indique le journal, des anecdotes variées n'ayant a priori aucune incidence sur les *faits importants*, ceux qui forgent l'Histoire. Au mieux, ce sont des signes impromptus de la gesticulation des miséreux ; au pire, du divertissement pervers pour les bien-portants.

Lorsque j'étais enfant, ces manifestations n'étaient cependant que la part visible de ce qui grouillait derrière la façade en brique de l'immeuble. Suivant la logique implacable : « si je vois ça, qu'est ce qui peut bien se passer de pire et d'encore plus ignoble derrière les portes closes ? ». Il faut dire que

mes parents, dans leur éternelle sagesse, m’avaient alors convaincu que cette concentration en un seul lieu d’autant d’individus aux comportements déviants découlait de la seconde vague de désinstitutionalisation de la maladie mentale au Québec (1978-1980). Il s’ensuit ce que l’on peut deviner : chaque jour de la semaine, lorsque je devais longer le 5365 Berri pour me rendre à l’école, je guettais les monstres en m’imaginant, non sans un certain plaisir, les pires scénarios.

Partie 2 : Condos à louer. Monstres non inclus.

Je suis récemment retourné voir mes monstres, avec un vague désir de confronter l’imaginaire aux faits, pour me rendre compte qu’ils n’y sont plus, qu’ils ont disparu. Plus exactement, ils ont été délogés et évincés. Durant la nuit du 22 au 23 juillet 2010, un incendie s’est déclaré dans le sous-sol de l’immeuble forçant ses résidents à le quitter. Une voisine, madame Leblanc, confie alors au journal *24 heures* :

Bien des gens qui y vivaient étaient relativement pauvres. Selon moi, il y avait aussi des histoires de drogue et de prostitution. Ce n’est certainement pas une bonne nouvelle pour ces locataires qui étaient déjà éprouvés par bien d’autres difficultés.

Faisant d’un citron une limonade, la personne morale légalement constituée Trivest Immeuble se sert de l’incident et des rénovations subséquentes pour augmenter drastiquement le coût des loyers. Le but final et peu subtil étant de remplacer la pancarte À LOUER / Studio / Électricité, Chauffé / 514-###-#### par un panneau démesuré, planté devant la façade comme pour la cacher, et illustrant en trompe-l’œil un condominium photoshopé sur fond de ciel bleu et de soleil éclatant³.

Aujourd’hui, neuf ans après l’incendie, l’immeuble est toujours là et le panneau promettant l’érection imminente de condos ultramodernes et luxueux est désormais couvert de graffitis. Durant neuf années, la menace de sa disparition est restée suspendue au-dessus du bloc sans jamais en avoir raison. Il est encore debout, toujours aussi laid, beige et miteux, comme un doigt d’honneur dressé dans l’horizon radieux fantasmé par l’architectum condominial.

3. Panneau sur lequel il est inscrit : «Promenades Plateau / À VENDRE / Phase 1 : 346 unités / Studio, 1, 2 et 3 chambres / à partir de 150 000\$».

De me retrouver devant cette façade, après tant d'années, me procure une sensation curieuse. C'est comme si j'étais passé du mauvais côté du vivant, celui des voyeurs et des touristes. Et un touriste de la pire espèce, de ceux qui vont en safari pour capturer sur pellicule les dernières images d'espèces en voie d'extinction. Le comble, c'est que j'ai apporté avec moi mon appareil photo, il pend bêtement sur ma poitrine et complète parfaitement le portrait. Si le ridicule ne tue pas, il donne quand même envie de prendre son trou.

Je persiste malgré tout, par fierté ou dépit, et commence à graviter autour du bloc en évitant le regard des passants. Distraitement, je me mets à la recherche de traces, empreintes ou évidences du passage de mes monstres. Je passe en revue les ouvertures, la porte de garage défoncée et la montagne de poubelles érigée sur le stationnement. Sans résultat : le bloc est vide. Non, c'est plus fort que cela : il a été évidé. Des rénovations, entamées quelques années auparavant sans jamais être complétées, ont habillé l'endroit d'une couche superficielle de peinture et de vitres neuves et *cheap* ; un vernis appliqué pour couvrir les dernières preuves d'un passé. Le bloc appartements a désormais des allures de ruines sans histoire.

Exception notable à ce vide désespérant : une lumière jaunâtre, au premier étage, éclairant les rideaux laiteux d'un appartement invisible. La bizarrerie de cette lumière solitaire me frappe. Quelqu'un réside-t-il, seul, dans ce taudis rempli de fantômes ? Ou bien a-t-on abandonné une ampoule dans un local désert pour décourager d'inévitables indésirables ? Je m'approche et tente de discerner, à travers les ombres projetées sur les rideaux, un mouvement ou une forme quelconque.

Rien.

L'espoir d'une présence, rabattu aussitôt, ne souligne que davantage l'absence. Il ne reste rien de rien des vies qui se sont jouées là : on a nettoyé leurs traces et peinturé leurs fenêtres. Les monstres, mes monstres, ont été purifiés par le feu et par les impératifs économiques. La situation est tristement commune, trop clichée pour être vraiment tragique : celle de la gentrification, des bulles immobilières et de l'indifférence envers des individus qui, de toute façon, n'ont pas de pouvoir d'achat (acheter c'est voter).

Cependant, un doute me vient, car l'équation m'apparaît trop générique et commode, une recette pour faciliter ma digestion des faits. En invoquant les mécanismes systémiques du marché immobilier, des processus essentiellement désincarnés, il me semble que j'élude la part du problème qui me touche et

me trouble le plus ; celle qui me laisse inconfortable et incapable de prendre la moindre photo. Car, au final, s'il ne s'agissait que des accomplissements de la fameuse main invisible du capital, pourquoi l'endroit est-il toujours vide, neuf ans plus tard ? Pourquoi n'a-t-on pas loué les unités à de nouveaux paumés temporaires ? Peut-être que, plus important encore que les revenus qu'on aurait pu en tirer, il est essentiel que l'immeuble demeure inhabité. Peut-être qu'il vaut mieux ne pas trop se préoccuper de l'endroit : pour ne pas faire revenir les monstres ; pour ne pas ranimer les potentiels inquiétants des lieux ; pour ne plus avoir à craindre la tombée de la nuit et calmer cet enfant qui voulait simplement se rendre à l'école. Peut-être qu'on a évincé, brûlé et nettoyé parce qu'on a peur et qu'on a honte d'avoir peur. Évidemment, l'explication paraît légère, le délire d'un touriste dégoûté par sa caméra, mais l'est-elle vraiment ? On écarte d'un revers de la main les raisons bassement, stupidement, scandaleusement humaines parce qu'elles impliquent une terrible possibilité : celle de notre propre responsabilité en tant qu'humain mou et beige.

Partie 3 : Un jeu dangereux.

Entendons-nous, je ne suggère pas que les résidents étaient, littéralement, des monstres, mais bien qu'ils ne subsistent désormais que sous cette forme informe, celle perçue à travers le paradigme apeuré du regard des hommes et femmes en bonne santé (ceux qui ne sentent pas l'urine). Que reste-t-il d'eux sinon quelques anecdotes trafiquées par mon imaginaire et un article dans la section des faits divers du *Journal de Montréal* ? Il y a toujours l'immeuble, forcément, qui résiste par je ne sais quels moyens à cette volonté condominiale, mais c'est une ruine rénovée et évidée de ses légendes. Un rien a suffi à les faire disparaître : une lumière trop vive, la peur d'un enfant, l'attention d'un groupe d'investisseurs immobiliers. C'est la rareté et la précarité de leurs existences qui en ont fait des monstres.

Les monstres, comme on le sait, habitent sous les lits des enfants. C'est de là qu'ils attendent le pied distrait pour l'agripper et l'attirer dans les ténèbres (le pied et l'enfant qui vient avec). L'intimité, le confort, la sécurité et toutes ces autres promesses que contient une chambre d'enfant se dissipent dès qu'on se penche sur l'obscurité d'un lit ou d'un placard. Un dessous de lit est une zone physique et limitée, soumis à un ensemble plus grand, mais qui, par son opacité, menace son intégrité et sa tranquillité. Sa fonction est de contenir dans un même endroit, situé et identifiable, les dangers abstraits et non identifiés qui guettent les lieux connus. Dans un seul espace se côtoient ainsi deux états incompatibles : le réel limité et le légendaire illimité. C'est

cette équivoque du vrai et du faux, du visible et de l'invisible, qui permet de penser le surgissement des monstres parmi le quotidien des hommes et, à travers lui, une faille dans la rassurante colle du *vivre ensemble*. Maintenir cette équivoque qui, comme toute équivoque, est à la fois violente et fragile nécessite l'existence d'un interstice, d'une zone d'ombre non investie par les forces d'habitations et d'aménagements. Comme un tableau noir est limité par son cadre tout en offrant une surface vierge où projeter ses cauchemars, l'habitat du monstre requiert d'être inhabitable et inhospitalier pour permettre à ceux qui osent s'en approcher d'y projeter des ombres inhumaines. Dès lors, la meilleure méthode pour retirer au monstre sa possibilité d'apparition est encore d'aménager son habitat. Les projets de condos remplissent en cela un rôle essentiel puisqu'ils recouvrent les zones délabrées d'habitations génériques et optimisées. Il n'y a pas d'obscurité dans un condominium, les lumières sont fréquemment changées par un personnel qualifié.

J'en étais rendu à ses réflexions lorsque la nuit reprit ses droits sur le 5365 Berri. Les ombres s'allongent, mais ce ne sont plus les mêmes qu'autrefois. Elles ne me font plus peur, même en essayant. On a domestiqué le bloc appartements, on l'a rendu habitable. La victoire de cette volonté d'aménagement sur les monstres de mon enfance me laisse un arrière-goût d'amertume au fond de la gorge. Il faut vaincre ses peurs que l'on dit, mais alors d'où me vient cette sensation de défaite? C'est comme si j'étais complice de cette disparition. Et ne le suis-je pas? En les considérant comme des entités vaguement humaines n'ai-je pas contribué à légitimer ces actions de normalisation? Que puis-je faire pour racheter ces vies éparpillées et honorer leurs mémoires inventées? Dois-je seulement faire quelque chose?

Récit épique et véridique de la bataille de 1020 ans des deux bords de la track (Plateau vs Rosemont)

Gabriel Gagnon

La Caravane PP (Planète Plateau)

Mal armé à l'élagueur

Le conducteur

Attaque le Hood

Floral Fiskars Home Depot

d'une Patrie

Cisèle le démarqueur

du Canadian

Petite d'ambition

Pacific

Arrache les grillages

Canadian Tire

Le flux d'intérêts migrateurs

Accroche, Épuise

Infiltrer les craques d'échangeurs

Le produit intime brut

Et le courtier décati Remax En boisson Affole un vieux
Martèle: Préretraite,
«C'est quoi ton pouvoir d'achat!» Régime d'épargne,
Et revanchard

20 ans plus tard

Aux barricades coupe-son,
Du Jardin D'Héraclès Condos Écrase La révolte à petit feu
Deux cadres dynamiques tyrannise le révolté
En démission Comme dans la ritournelle
Posent des stickers «NIHILIST» Barbies Resto Bar Grill
Spécial eBay: 4 / 4.99 Et
Aménager
Trépasser trois fois L'indifférence des fontaines à chiens
Plutôt qu'une avec bouton-poussoir
À la recherche Et
de Jogger
L'authenticité D'un À quoi ça sert?
Adolescent

6^e étage

Gabriel Gagnon

Spotted aux tables libres du sixième étage. Long time no see.

Spotted aux couples qui parlent trop de leur voyage à Toronto au 6^e. Silence s'il vous plaît nous sommes en examen.

Spotted au gars 24 sur 24 à la biblio. #Alex

Spotted aux filles de sororité qui ont décidé d'ouvrir un salon de thé au 6^e étage. Girls rentrez chez vous pour parler de vos problèmes d'ongles...

Spotted à toutes les filles braless en ce beau dimanche au 6^e!

Spotted au français Édouard, j'ai volé ton Twix.

Spotted des mecs mortels. Nous sommes les meufs du salon de thé du 6^e et cherchons des cavaliers pour un bal, si intéressés, commentez...

Spotted à Paola en manteau rose, tu ne me vois pas, mais je suis là!

Spotted aux étudiants de médecine dentaire. Vos PowerPoints de dents cariées, plombages et gencives ensanglantées sont dégueulasses.

Spotted les deux brocolis moisissés dans la cuvette.

Spotted le gardien musclé avec un sourire ravageur. Fais-moi mal.

Spotted à Sam du HEC, je t'ai vu à la BLSH, nos regards se sont croisés, je t'ai souri, tu ne m'as pas vue.

Spotted ma tuque rouge. Je cherche aussi des gens qui n'ont pas peur de parler sérieusement d'amour, avec philosophie et passion. Like si t'es down de challenger tes idées préconçues sur le sujet. Love is fluide. Si t'as peur de vivre une crise existentielle, ignore ce post et continue ta vie futile et inutile. Love est partout ; l'amour is everywhere.

Spotted that girl that I used to love.

Spotted les filles du salon de thé au 6^e. Vous cherchez toujours de l'action ? (aka : Tous les chemins de fins de sessions mènent aux rhums, si tu vois ce que je veux dire ☺)

Spotted au douchebag dessinant des pénis dans son cahier de microéconomie.
#micropenis

Spotted au bro un peu hippie qui a remis à sa place le douchebag trop à l'aise au 6^e. Quel courage ! Je te décerne le titre de Grand Prude Chevalier, dernier du nom.

Spotted PÉTITION POUR QUE LA BIBLIO SOIT OUVERTE 24 h SUR 24 h.

Spotted à Paola, la plus mignonne des abeilles. Je serais ton pistil et tu viendras me butiner le miel. Ton bourdonnement me fait bander.

Spotted aux deux beaux mâles enlacés entre la philo et le ciné. Vous êtes so cute !

Spotted l'amour avec un grand AAAAAaaaaark.

Spotted aux ressources humaines de la bibliothèque. Vous avez un employé trop creep qui fixe constamment les boules des étudiantes en train de travailler. J'espère que vous allez le renvoyer (c'est celui avec un chandail Nintendo et une coupe champignon). Sinon, j'espère que quelqu'un va lui mettre sa main sur la gueule. Des salauds comme ça, j'y couperais les petits bouts qui dépassent. Gratuit.

Spotted la folle en survêtement Adidas qui se brûle les paumes avec un briquet. T'es chaude mon lapin.

Spotted le gars qui court après la fille en minijupe dans l’escalier...

Spotted Paola, où es-tu ma chère et tendre / Douce moitié, avec qui je mange mes sushis/ Avec qui je danse nu sur la table / Avec du chocolat mou sur les seins.

Ton cher et tendre, A.

Spotted au loser qui joue à cache-cache. Si quelqu’un le cherche, il est derrière la poubelle du 6^e.

Spotted tous les célibataires potentiels situés à un clic de toi! *Go See You*, la première application québécoise de rencontre: www.goseeyou.ca. L’amour a désormais une adresse: es-tu game?

Spotted à la fille qui pleurait par terre au 6^e, tu portais des chaussures roses et une veste rose. Tsé, la vie est pleine de difficultés mais finit toujours par s’arranger. Sache que rien ne mérite qu’une jolie fille comme toi pleure autant.

Spotted when I see someone sad... i’m sad

Spotted au gars qui fait caca en pleurant.

Spotted VICTOIRE! BLSH OUVERTE 24 h! PARTY TIME!

Spotted les derniers survivors qui sont encore à la biblio après minuit. Vous êtes des brutes! On ne lâche pas.

Spotted à la vie, à la mort. J’ai une confession à faire. Ça va être un peu lourd alors si t’as pas envie, déroule plus bas. J’ai terminé ma maîtrise à l’Université de Montréal il y a de cela deux ans, en philosophie. Depuis, je n’ai toujours pas trouvé de travail, ni de projets de recherche, rien, nada. Ma vie quotidienne est un calvaire: mes études m’ont forcé à m’isoler et je n’ai donc presque pas d’amis et encore moins de relations intimes. Je passe tous mes après-midis et beaucoup de mes soirées à la BLSH, à faire semblant de lire tout en observant les autres vivre autour. Je ne pense pas pouvoir tenir encore longtemps. Commentez.

Spotted au 6^e qui se transforme en dance floor!

Spotted aux attardés: arrêtez de jeter des livres à terre, bande d’in-CUL-tes.

Spotted l’amour est plus fort que toi Paola.

Spotted à notre rencontre improbable. Je pense à toi du bout des mots de peur que tu ne disparaisses. Je t'aime d'amour. Ce feeling doux et fragile. Full sentimental.

Spotted les animaux en rut au 6^e. Ne pas nourrir svp.

Spotted la fille enfermée dans la salle d'étude. Paola, tu ne peux pas te cacher.

Spotted le sperme au 7^e étage.

Prophétie #1 : fragrance de vidanges

Gabriel Gagnon

C'est la nuit de l'incinérateur des Carrières en feu. Deux cocktails Molotov dans deux réservoirs d'essence font exploser les rétrocaveuses stationnées à proximité de la benne du centre de tri qui, évidemment, s'enflamme en un rien de temps. L'incendie, alimenté par les déchets que produit le quartier en une journée, fulmine en un nuage dense et noir qui se mélange à la nuit. Sur la piste cyclable adjacente, l'adolescente en survêtement Adidas et à l'expression béate enregistre la propagation. Elle sait qu'elle doit fuir les lieux du crime. Elle a d'ailleurs identifié au préalable les trous dans le grillage entourant le chemin de fer; ils lui permettraient de rejoindre Saint-Grégoire en un rien de temps et d'aller se mêler aux groupes d'hipsters qui boivent des bières au parc Laurier. Elle veut partir, elle doit partir, mais elle reste plantée là, subjuguée par l'effet hypnotique des flammes ondoyantes et le dégradé de teintes orangées. Elle titube sur place, les jambes à la fois raides et molles, comme embourbées dans l'asphalte.

Un vent soudain se lève, lui renvoie la fumée en pleine figure. En vagues noirâtres, la brume poisseuse et presque liquide se déverse sur elle et la noie avec le décor. Le torrent crasseux n'en finit pas de l'asphyxier, tous ses sens lui supplient de déguerpir, mais son con de corps refuse obstinément de se soumettre. Elle tremble d'impuissance, se sent mourir dans sa carcasse inutile;

entre deux vagues nauséuses, son souffle court et haleté traque les dernières molécules d'oxygène dans l'air; il absorbe toute la crasse comme un aspirateur souffreteux. Elle inspire, tousse et inspire encore: par ses narines exaltées s'engouffre le nuage gorgé du caoutchouc des pneus fondus, de peinture usagée flambée et des microparticules de plastique #4. Elle repense à cette publicité sur la fibrose kystique où il fallait s'imaginer respirer au travers d'une paille pour le restant de ses jours.

Les émanations toxiques atteignent finalement son cortex et congestionnent ses circuits synaptiques; ses impulsions électriques cérébrales, privés des canaux habituels, s'engouffrent alors dans des chemins inédits et pourtant anciens. Comme si son cerveau, incapable de prendre les voies pavées, redécouvrait des passages oubliés.

« Je suis déjà venue ici » réalise l'adolescente en transe, victime d'une crise paramnésique de *déjà vu* spatiale et aiguë. Les flammes lui sont soudainement familières, intimes: ce sont les mêmes qui brûlèrent durant 60 ans dans le four crématoire des Carrières, l'incinérateur #3, la poubelle de la ville, les 263 mètres carrés et cinq dixièmes de parking à vidanges, la merveille techno-industrielle en matière de combustion d'excréments domestiques et industriels, capable de crachoter sans forcer 300 tonnes quotidiennes de volutes avilies.

Le passé du lieu revient à elle, non pas sous la forme d'un montage d'images projetées sur écran, mais plutôt comme un relent de souvenirs vomitifs lui remontant du bas du ventre. Elle constate alors avoir toujours été là, d'être le là. « Je suis l'incinérateur », qu'elle réalise. Je suis les murs noircis cent fois. Je suis la bouche béante et toujours ouverte du four, les deux tours crachoteuses et les petits tas de cendres ramassés à la pelle. On a uriné sur moi, mille fois, dans mes recoins cachés, à l'abri des regards.

L'immanence des passés, de ses passés à elle, finit par s'aplatir en une galette à peu près comestible et elle comprend que le présent n'est qu'un doublon prémâché; que rien ne se perd, tout se brûle et a déjà brûlé. Dans le stationnement, les véhicules de voiries s'embrasent les uns après les autres sous l'effet de la chaleur et leur crépitement est exactement le même que celui du feu de camp originel et prométhéen. Celui disputé dans une caverne surpeuplée par des néandertaliens maladifs.

Le feu est homogène, qu'elle réalise, il est une constante des âges. L'incinérateur contient en strates la totalité des foyers de la civilisation: Troie, Mycènes, Argos et Pylos; Rome, Carthage et encore Rome; Jérusalem,

Constantinople et les étagères d’Alexandrie ; le triplex de sa sœur et les trois chats siamois restés à l’intérieur, la caverne en carton de Mario le sans-abri, sa Mazda 3 sur l’accotement de la 15, les lettres lyriques de Jérôme et celles d’Hydro-Québec. Chaque inspiration ranime des souvenirs enfouis, comme si la combustion avait libéré dans l’air les mémoires encrassées dans les terres contaminées. Et elle respire encore plus fort, avec volupté, l’odeur de cochon du bûcher des sodomites, des juifs, des chrétiens et des musulmans ; la suie âcre des moines tibétains immolés, le fumet des fournaies des athées et les doux effluves des autodafés ; lui pique au nez la gazoline aspergée sur la toison frisée du caniche de sa voisine, avant de craquer l’allumette. Rien ne se propage au hasard ; les connexions interfoyers se révèlent à elle ; elle atteint le troisième degré des brûlures et le sens caché des cendres.

Elle dit : « On ne meurt pas par le feu, mais par inhalation de dioxyde de carbone » et autour d’elle, une dizaine de curieux attirés par l’incendie ne peuvent qu’approuver.

Elle dit : « La purification ne vient pas des terres brûlées, elle vient de l’absorption volontaire de ses excréments. Il ne faut pas enfouir ses poubelles, mais les inhaler ». Dos à l’incendie, l’adolescente se détache du fond ; la boucane lui flatte les mollets ; une couronne ardente de flammes lui lèche les tempes et achève de lui transfigurer des allures de prophétesse.

Elle continue : « Le contamineur doit se contaminer ; le consommateur se consommer. Ce n’est qu’ainsi que peut se boucler le cycle de production-consommation-déjection-destruction ». Les curieux se renflouent, deviennent une foule : la rumeur de l’incendie s’est répandue et de partout on débarque pour profiter de sa chaleur. Des condos Central Rosemont et Le Roc Condos arrivent les premières délégations, suivi des condominiums Quartier 54, Décor Prestige, Mondeev, Jardin-en-Ville et du Jardin D’Héraclès. Chaque nouvelle vague ajoute sa bûche au brasier qui s’élève jusqu’au ciel. Et la foule adore Cassandra, s’abreuve à ses mots comme si c’était la dernière bouteille d’Eska sur terre. Les bras braqués en l’air, l’écume aux lèvres, elle déclame la fin du monde ou un renouveau, ou quelque chose comme cela, on ne sait pas trop. Un parterre de visages orangés s’étend à ses pieds, leurs milliers d’yeux rougis pas les émanations restent ouverts malgré la douleur et de grosses larmes coulent sur leurs joues avant de s’exhaler en une fumée partagée.

L’euphorie atteint la masse : des femmes et des enfants se jettent devant les camions sapeurs du Service de sécurité incendie de Montréal pour ralentir leurs progressions. Une ambulance blanche et innocente est renversée et

ouverte comme pour l'autopsie ; on la saccage dans la joie et on utilise le défibrillateur pour faire des étincelles. Un pompier zélé pointe son boyau d'arrosage vers l'adolescente : l'eau traverse en arc au-dessus des têtes avant de s'évaporer à deux pieds d'elle, sans la tremper.

Avant de se consumer complètement, la jeune fille en flamme échappe un petit cri surpris, celui d'une souris écrasée en 4 x 4. Et sur l'horizon cramé se dresse en oriflamme un panneau publicitaire surdimensionné sur lequel on peut lire :

LA BELLE ET LA BŒUF

Steaks, Grillades, Burgers

Réveillez l'animal qui sommeille en vous.

La dictature masculine de la télévision

Magali Charitas

Dans le temps où je disposais encore d'une famille, donc au moment où je vivais sous le même toit que mes parents et mes deux frères aînés, il régnait chez nous une dictature masculine de la télévision. Ma mère était trop intelligente pour s'intéresser à la boîte magique, sûrement pour ça qu'elle l'éteignait sans crier gare. Pour ralentir notre abrutissement cérébral. Trop intelligente. C'était surtout qu'elle n'avait pas le temps, se levant à 6 heures du matin, pour nous habiller mes frères et moi, nous préparer à manger avant de nous amener à l'école. Elle travaillait jusqu'à 18 heures (souvent jusqu'à 19 heures), nous récupérait à la garderie (souvent sur le point de fermer) et on rentrait à la maison. Mon père arrivait pour 20 heures, ma mère avait entre-temps préparé le repas. Mes frères restaient souvent dormir chez des amis puis chez leurs copines, qu'ils ramenaient parfois chez nous, l'un plus que l'autre.

Mes frères, c'était quelque chose. J'idolâtrais l'aîné, jamais présent ; j'ignorais le cadet, sédentaire. L'un ne me connaissait pas, l'autre ne m'aimait pas. Quand mes parents travaillaient et que Dimitri (chef par procuration) était absent, le cadet et moi regardions la télévision sans restriction. Vous vous doutez que le choix du programme était un combat perdu d'avance pour moi. Je voulais *Charmed*, il voulait *Stargate SG1*. Combat répété, acharné. Dans ses bons jours, il faisait un compromis. Son arme la plus efficace était

les chatouilles. Facile. Il finissait par me faire mal avec ses gros bras. Pas juste. Un jour, j'ai cassé un des vases préférés de ma mère parce qu'on se battait pour la télé. On n'a jamais été aussi sage qu'après ça. Quand ma mère est rentrée, Rudy lui a dit que c'était sa faute, je crois qu'il s'est pris une claque. Peut-être que quelque part, il m'aimait. Les dimanches, on prenait l'apéritif tous ensemble devant la télévision, à midi. Je me levais avant tout le monde pour avoir mon petit moment de dessins animés. Mais dès que Rudy débarquait, on regardait sa série puis les résultats du foot. Quand sonnait midi, mon père s'installait avec Dimitri : on passait du foot aux voitures. Ma mère buvait son martini, c'était sûrement son seul moment de répit de la semaine, et personne ne lui demandait jamais ce qu'elle voulait regarder. Ah, ma mère ! J'aimais rester avec elle dans la cuisine pour lui raconter ma journée, pendant cette heure dédiée à la popote, chaque soir. Souvent, Grace me répondait par des « hm hm » inattentifs. Elle avait sûrement d'autres choses à penser et pas le courage de me dire de me taire, ce que mon père arrivait à faire sans problème à table, car je l'empêchais de tantôt regarder, tantôt écouter la télévision. Je m'explique : quand les repas se déroulaient à trois, on dînait dans la cuisine, mes parents et moi. Mon père avait installé face à l'escalier un miroir qui lui permettait de voir la télévision située à l'opposé dans le salon. Comprenez bien qu'il était 20 heures et qu'il ne pouvait pas manquer une miette du *Journal télévisé* de Claire Chazal. Puis la météo, souvent présentée par une jolie jeune femme dans une tenue légère, et/ou moulante, et/ou décolletée, provoquait chez mon père un « en tout cas, il fait chaud ce soir ! ». Et moi, je riais bêtement. Pour partager quelque chose avec lui, sans doute. Quand nous étions cinq et plus, l'affaire était plus délicate. Ne voulant pas renoncer à la place de chef de table, mon père ne pouvait pas regarder la télévision qui était parallèle à son champ de vision. Alors quand j'arrivais avec mes « aujourd'hui j'ai eu un 17/20 en mathématiques et un 18/20 en français ! Ah et en histoire, monsieur Kany nous a parlé de la montée de l'antisémitisme pendant l'entre-deux-guerres... », il me disait « Tais-toi ».

Bain Public

Magali Charitas

On m'a séparé du spectre commun

On m'a coupé des miens
Pour me mettre dans une composition
Aérosol
Fait de méthyléthylcétone
Et d'acétones
Gaz comprimé à pression 6,5 bars

J'peux plus me répandre

Il entre dans le magasin
M'achète
En prévision d'une errance nocturne

Il me cherche un lieu
Ou une matière, tout ferait l'affaire
Bois, plastique, métal, brique

Je tiens sur tout
On voyage lui et moi
On traverse
Un parc

Des voies ferrées
Des chemins de terre
On passe
Sous un pont
Sur ce pont
Il s'arrête
S'allume une cigarette

Tous les deux on observe
Les formes d'imaginaire
Passées ici et là avant lui

Il n'y a plus de place pour moi

Je regarde mes semblables
Maquiller les façades
Habiller leur fadeur

Je les envie
D'avoir trouvé lieu
De vie

Il jette son mégot
Repartir.
Enfin,
Le froid me raidit.

Croisement Maguire *Street*
Rue Saint-Dominique
Bain public
La pierre est claire
Immaculée

Contemplation des murs
De mon éternité

Il se dit
Que personne n'a jamais osé
Il se dit
Que s'il osait
On m'effacerait
Mais à quoi bon s'exprimer
Sur une surface déjà marquée ?

Il refume
Réfléchit
Et là
Idée de génie.

Il ne s'attarde plus
Traverse la rue

Au pied de la façade
Il observe
Le relief de la pierre.
Il longe la bâtisse
Remarque
Des irrégularités

Il s'invente un escalier
Monte
Sur mon toit de vie

On ne peut pas m'effacer

Si je suis invisible
Et je le serai
Pour le commun des humains
Car pour me voir
Il faudra s'élever au niveau
Des avions

Des oiseaux
Pour regarder la Terre de haut

J'existe pour ceux qui veulent voler
J'existe pour ceux qui veulent planer
Les deux s'apprennent

Il suffit
De grimper
Sur les toits
Déambuler
À trois mètres du sol
Regarder
Le monde à la verticale

Il s'agit de viser le ciel
S'arrêter
Au bon moment
Se retourner
Admirer
Le chemin parcouru
Depuis la Terre

Je ne vous dirai pas
La forme
Qu'il m'a donnée
Car j'espère
Vous y voir
En attendant je me délecte
De la fraîcheur
De la nuit
Et des nuits à venir

Car ça y est
J'ai lieu d'être

J'existe vu du ciel.

J'ai vu quelque chose de beau aujourd'hui

Magali Charitas

Je rentre chez moi
Troublée
Par ce séminaire d'été

Manger
Terrasse
S'installer

L'herbe est grindée
Prélassement
L'esprit vagabonde.

Parade de souvenirs
Surgissent
Un père
Des frères
Un passé qu'il aime fuir.

Téléportation
Dans des recoins
Un jour aimés

Mes yeux fixent les cieux
Ronronne l'air,
Murmure d'une mère,
A recordação vai estar pra sempre aonde for...

Changement de fréquence.

Il ressasse sa journée,
Sa semaine au complet.

Imagine
Des paysages
Défilent
Tu n'y as jamais été
Tu les découvres
Dans le souvenir de ces voix

Partage
D'histoires d'enfances
En campagne
Dans les champs
Près des bois

Étendue jaune
Les blés piquent
En forêt
Ça crépite
Sous tes pieds

Voyage temporel.

D'un seul coup la beauté
De la nuit
Se révèle

Pied-de-vent
Dans le ciel
Splendeur
Pleine lune à onze heures.

Il fait bon
Obscurité éclaircie
Sur l'autoroute 40
Les voitures
Font un bruit
Continu

Elles s'apparentent
Au fluide d'une rivière filante.

Un vent vespéral
Caresse mon visage
Propulsion
Direction
Mont-Tremblant

Je suis dans la lune
La nature américaine
Se dévoile
Devant mes yeux

Comme un spectacle.

Klaxon.
Crissement de pneus.

Mont
Éclipsé

La lune est toujours là.

Elle me regarde
Je la contemple
Apaisée,
Je chante

You are my sunshine, my only sunshine

La Beauce française

Magali Charitas

Il y a deux mares à Neuville-la-Mare,
Une en haut,
Une en bas.
La D121.14 traverse Neuville
En dénivelé,
On la nomme
Rue de la Libération

Au nord de Neuville, il y a des champs de blé
Au sud, d'autres champs la séparent de Tremblay
À l'ouest, le silo est ma limite à vélo
Après le silo, ce sont des champs puis Gironville
À l'est pédale pas, vallées de Chartres,
De Saint-Lubin, de Saule, du Chêne,
Des champs jusqu'à Paris

Rue Aubépine, mon jardin est un grand terrain
Il a un goût sucré. Cerisier, groseillier, framboisier
Il y a un potager

Derrière la balançoire, des moutons
Bêlent dans un champ privé

Au bout de la rue, deux retraités
S'appellent Abuelo et Abuela
Il faudra attendre les cours d'espagnol
Pour capter que j'ignorais leur nom
La dernière fois que je m'y suis rendue
Abuelo était bien maigre, Abuela n'était plus là.

Rue Aubépine, un rond-point orné de roses
Les enfants s'y retrouvent
Les portes de garage forment
Des buts imaginaires
Le ballon de foot manque de crever dans les épines
Deux à trois fois par partie
Le ballon crevé, on fait du vélo
On s'invente des rampes pour sauter
On pelle la terre, on crée des bosses
On accroche un bout de carton
Sur un rayon de la roue
On dévale la descente dans un écho
De mobylette écolo

Le dimanche, jour du Seigneur à Tremblay
Pas d'église à Neuville, c'est jour de pêche
Avec mes frères
On va aux mares
On trouble le repos
Des grenouilles et des têtards

Il n'y pas de secret à Neuville-la-Mare
Quand bien même il y en aurait
Ils seraient sûrement peu exaltants

Il n’y a rien à voir à Neuville-la-Mare
Rien que du temps à tuer
Des souvenirs à ressasser
Dans les champs.

Conjoindre déambulation, habitation et création du lieu

Myriam Bouroche

« La marche est une traversée des paysages et des mots. »
Le Breton

Je marche partout, tous les jours, en tout temps. La marche est une manière d'être, à soi et au monde, le rencontrer, l'habiter, le penser, le saisir et mieux l'écrire. En marchant à travers le Mont-Royal pour me rendre à l'Université de Montréal, le lien entre *habiter le territoire* — le thème de l'école d'été —, la marche et la création littéraire m'est apparu. Comme une évidence soudaine, le sujet de mon essai s'est imposé : conjoindre déambulation, habitation et création du lieu.

Ce matin, je vais à la bibliothèque de l'université. De chez moi, c'est à une heure à pied. Je quitte la rue Milton et marche vers le nord de la rue Université. Je me promène, flâne, erre et déambule. La marche est une pratique, voire une nécessité humaine ; la promenade, la flânerie, l'errance et la déambulation en sont des modalités ou, à l'écrit, des synonymes plus littéraires et poétiques. En haut de la côte de la rue Université, je passe à côté de quelques penseurs, sans doute sortis prendre l'air pour échapper à l'humidité des pages de leurs livres, bien rangés sur les tablettes de la bibliothèque de McGill. L'un d'eux

m’emboîte le pas. La marche, m’explique-t-il, est une « méthode tranquille de réenchantement de la durée et de l’espace ». Je le considère soudain comme le lapin blanc marchant avec Alice, portant gilet bleu et montre à gousset, montre qui dégouline de sa pochette, pareillement à celle de Dali sur ses célèbres toiles. Je sursaute. Car s’il est lapin, je suis Alice. Aussi vais-je bientôt tomber dans son terrier sans fond et hors temps... Je le laisse donc en plan et traverse l’avenue. Il me crie : « la jubilation de penser se joue dans la transparence du temps et des pas ».

Contrairement à nos ancêtres, je marche par choix. Une façon de résister. La marche m’offre une liberté inégalée, un chemin de traverse dans la modernité ; pas de trafic, pas d’horaire de bus, de train ou d’avion à respecter, pas de trajet déterminé à observer. À l’intersection d’Université et des Pins, je croise un groupe de personnes en sarrau blanc sortant de l’Institut neurologique de Montréal. À moins que ce soit Aristote et les élèves de son école péripatéticienne, absorbés dans une leçon de philosophie. Ils me saluent de la main et poursuivent tranquillement leur enseignement. « À grands pas vont les fous, à petits pas vont les sages. » Je ralentis et grimpe des Pins en prenant mon temps.

J’arrive au coin des avenues des Pins et Docteur-Penfield. Je tombe sur Rousseau et Thoreau qui reviennent de leur promenade quotidienne. La marche est une invitation, voire une condition de la pensée me confie le premier. Le mot suit le pas ; « il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. » Thoreau me conseille de « marcher à la façon d’un chameau, le seul animal [...] qui rumine en marchant ». Je regarde mon ombre se profiler sur le trottoir ; avec mon sac à dos et ma boîte à lunch, j’ai tout l’air d’un camélidé. Il me reste à ruminer. J’attrape une herbe sur le bas-côté. Rousseau et Thoreau sont déjà loin lorsque je prends conscience que la femme bipède que je suis, contrairement aux autres mammifères, marche sur deux pattes ; chez l’humain, l’apprentissage de la marche prend jusqu’à deux années et requiert d’être attentif pour ne pas trébucher. Cette attention au mouvement du corps en déplacement induit la réflexion intérieure, la rumination. Le cheminement de ma pensée suit celui de mes pas. Je traverse la rue McTavish, évite les escaliers coin Peel et poursuis sur l’avenue des Pins pour rejoindre le chemin le Serpentin, une sente qui serpente jusqu’au chemin Olmsted.

Quelques autres marcheurs matinaux se promènent déjà dans le parc du Mont-Royal. L’un d’eux m’interpelle et me demande le plus court chemin pour se rendre au belvédère. À qui ai-je l’honneur ? De Certeau ? Enchantée. Je me

rends là justement ; bavardons, chemin faisant. Du belvédère, la marcheuse que vous êtes verra sa ville d'en haut et pensera pouvoir la lire dans son ensemble ; en saisir la complexité, comme vous lisez un texte. Le marcheur peut mieux la lire que l'observateur ? De Certeau acquiesce. La vue panoramique en surplomb du centre-ville nous détache du grouillement incessant des citadins. C'est plutôt en bas, au pied des bâtiments, que s'écrit le véritable « texte urbain », sous la plume des pas des travailleurs et résidants. Voulez-vous dire que ma pratique quotidienne de la marche à travers la ville et le Mont-Royal me permet d'écrire mon propre texte urbain et de résister à l'ordre dominant, à la ville saisie et planifiée d'en haut ? Oui et même plus : d'inventer et de réinventer votre quotidien, ajoute de Certeau.

Nous voici maintenant sous le belvédère, à l'escalier qui relie d'une traite le chemin Olmsted à l'observatoire du chalet du Mont-Royal. Je m'apprête à monter lorsque de Certeau se met à gravir les marches deux par deux. Je n'ai plus aucune chance de le rattraper. Mais je ne vais pas m'arrêter en si bon chemin. J'opte pour le parcours le plus long et emprunte Olmsted. J'ai à peine fait 100 mètres qu'un autre flâneur urbain m'accroche. J'ai entendu des bribes de votre conversation m'avoue-t-il. Votre interlocuteur avançait que le lieu est stable alors que l'espace représente un lieu animé par les mouvements qui s'y déploient. Pour moi, le lieu advient dans le récit qu'on en fait et qui le singularise de l'espace dans lequel il se trouve. Si je vous comprends bien, le lieu est un espace pratiqué, mais surtout un espace dramatisé. Cet essai, cette rumination marchée vers l'université, investit un lieu (le Mont-Royal) par une histoire de marche à la fois passée, présente et future, un scénario joué par la marche, et rejoué par l'écriture puis sa lecture. Merci pour la précision flâneur Urbain. Vous portez bien votre nom.

Une mouette me passe au-dessus de la tête. Elle me fait penser à l'albatros de White dont je viens d'acheter le livre. Où va cette mouette ? Que fait-elle sur le Mont-Royal ? Y habite-t-elle ou y est-elle de passage ? White fait siennes les définitions de l'habiter et de l'habitat présentées dans *Les mots de la géographie*. L'habiter est le fait « d'avoir son domicile en un lieu » et « l'habitat est le lieu où on s'est établi, où l'on vit, où l'on est habituellement ». Mais alors qu'en est-il de la mouette qui n'est peut-être que de passage et qui migre ailleurs ? Qu'en est-il des nomades ? Des réfugiés ? Les oiseaux comme les peuples migrants sont toujours en mouvement, en marche. Ils n'habiteraient nulle part ? En aucun lieu ?

J'arrive au niveau de la maison Smith et tombe nez à nez avec Stock, en visite de Lausanne. Il me rassure tout de suite : « n'importe quelle pratique des lieux contribue à l'habiter. » Je marche, vous marchez, sur le Mont-Royal ; nous l'habitons. Le nomadisme permet aussi d'habiter le monde : le nomade n'est pas établi en un lieu et pourtant il habite partout où ses pas le mènent. Je mémorise les explications de Stock, ce changement de perspective où l'habiter est également considéré du point de vue de la mobilité. Je me suis arrêtée pour retranscrire ces mots dans mon carnet lorsque mon regard tombe sur mes empreintes de pas, trace de ma marche sur le chemin Olmsted. J'ai justement noté, avant de partir marcher, l'étymologie de ce mot. Il vient du francique *markon* « faire une empreinte » et du germanique *marka* qui est la « marque signalant une frontière ». Déjà, dans la polysémie du mot marcher, le parallèle entre marche et écriture apparaît, car écrire, c'est laisser une marque, c'est représenter avec des signes graphiques, la parole et la pensée.

De fait, les liens entre la marche et l'écriture sont nombreux : les deux gestes permettent d'habiter un territoire, mènent aux pensées, à l'errance, à l'intériorité et à l'altérité, témoignent de l'existence du marcheur, de l'auteur, relèvent d'une nécessité vitale et partagent le mouvement en avant, l'incessant déplacement. White, la mouette, revient en piqué à mes côtés et crie. Décidément, elle est bavarde comme une pie. Un congénère la rejoint, en rajoute... Je chasse les volatiles d'un coup de bras, avale une gorgée à la fontaine et poursuis mon chemin et mes pensées. Ainsi, le marcheur-auteur, le « piéton-poète » habite le monde par sa marche et ses écrits. « Plein de mérites, mais en poète, l'homme habite sur cette terre. » Ce vers du poète Hölderlin sert de motif à Heidegger pour son essai « ... l'homme habite en poète... ». Le poète ne fait pas que voir la réalité, il la rêve, l'imagine et la produit en œuvres littéraires. Et comme pour habiter un logement, il faut d'abord le bâtir, l'écrivain habite le monde en le construisant. Il invente des formes expressives, il bâtit une habitation poétique. Je pense maintenant aux poèmes de la vie parisienne de Baudelaire dont le rythme rappelle celui des pas de la foule. Je pense à certains récits de voyage du XIX^e siècle qui narrent l'exotisme de contrées inexplorées, souvent découvertes à pied, et dont la progression est calquée sur le rythme de la marche des personnages. Comme dans *Voyage avec un âne dans les Cévennes* de Stevenson que je viens de relire.

Je m'arrête et relace mes souliers qui ont beaucoup voyagé. L'air de Leclerc me revient en tête et je souris à entendre des voix derrière moi le reprendre. J'invite les choristes à parcourir avec moi les deux kilomètres du chemin Olmsted qui tourne autour du sommet et passe au pied de la croix du

Mont-Royal. Pour Brassard et Richardson, les poètes contemporains continuent d'utiliser la marche comme thème de fonds et forme de leurs textes. Les poèmes de Beaulieu, de genre narratif, se composent d'une seule phrase coupée et rejetée à la ligne en vers courts, créant un effet rythmique, proche de celui de la marche. Dans *Marcher dans Outremont* de Chamberland, l'écriture relance la marche comme thème et la marche relance à son tour l'écriture.

De retour au chalet du Mont-Royal, je laisse les chanteurs partir pour l'UQAM et rebrousse chemin pour rejoindre le chemin Remembrance. De là, j'accède au cimetière Notre-Dame-des-Neiges que je traverse en diagonale jusqu'à Côte-des-Neiges. Marchant au milieu des morts, je pense à d'autres flâneurs que je n'aurai pas la chance de rencontrer. À Benjamin qui a traduit Baudelaire et qui considère, à son encontre, que le poète flâneur, l'écrivain marcheur n'est pas en symbiose avec le rythme de ses pas ; il en est plutôt désorienté, choqué et sonné, et le récit qui en découle l'est tout autant. En cela, je trouve qu'il rejoint l'écrivaine contemporaine Robin pour qui « [l]e poète passe son temps désormais à parer les chocs, à s'escrimer avec les mots pour ne pas sombrer dans la mélancolie. Pourra-t-il transformer le choc en expérience digne d'être racontée ? ». Dans *Mégapolis*, cette grande marcheuse présente ses récits de déambulation à Buenos Aires, Londres et Los Angeles et cherche à savoir à quoi peut bien ressembler un espace où ne fait que transiter le marcheur ; il en reconnaît les signes (rues, centres commerciaux, stationnements) sans pouvoir s'imaginer y habiter. Selon elle, seuls quelques écrivains y parviennent (Patrick Straram à Montréal, Iain Sinclair à Londres et Georges Perec ou Philippe Vasset à Paris). J'en prends note pour lecture ultérieure.

Le cri de Le Breton croisé à mon départ me revient à l'esprit : « la jubilation de penser se joue dans la transparence du temps et des pas. » En 60 minutes, mes pieds m'ont fait passer de Milton au Mont-Royal, du belvédère au cimetière, de la côte des Pins à celle des Neiges. Me voilà arrivée à l'université. En deux fois plus de temps qu'en métro, quatre fois plus qu'en auto. Non pas en ligne droite et sans effort ni encombre ; plutôt au gré de mes pas et pensées, parfois détournés, mais heureusement orientés par de fortuites rencontres. Cette marche d'une heure m'a permis de ruminer, de digresser. Chemin faisant, mon corps a quitté le centre-ville, traversé la montagne, atteint l'université et mon esprit a développé quelques pensées sur le sujet de cet essai, car nombreux sont les liens entre déambulation, création et habitation.

Bibliographie

- ARCHAMBAULT, Philippe, « Un parcours. Une lecture de “Hors les murs” de Jacques Réda », *Les écrivains déambulateurs : Poètes et déambulateurs de l'espace urbain*, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, vol. 10, 2004, p. 71-83, http://oic.uqam.ca/fr/system/files/garde/162/documents/cf10-4-archambault-un_parcours.pdf.
- BARRATIN, Anne, *De toutes les paroisses*, Paris, Éditions Lemerre, 1913, 240 p.
- BAUDELAIRE, Charles, *Le peintre de la vie moderne*, Crissier, FB éditions, 2014 [1863], 54 p.
- BEAULIEU, Michel, *Kaléidoscope ou les aléas du corps grave*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2014 [1984], 160 p.
- BENJAMIN, Walter, *Paris, capitale du XIXe siècle : Le Livre des passages*, Paris, Éditions Allia, 2013 [1939], 51 p.
- BOUVET, Rachel, *Vers une approche géopoétique : Lectures de Kenneth White, de Victor Segalen et de J.-M. G. Le Clézio*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015, 286 p.
- BOUVET, Rachel et Benoit BORDELEAU. *De marche en marche, habiter le monde*, Montréal, Cahier ReMix, n° 2, juillet 2012, <http://oic.uqam.ca/fr/remix/de-marche-en-marche-habiter-le-monde>.
- BRASSARD, Denise. « “Entre autres villes” ou le poème en marche ». *De marche en marche, habiter le monde*, Montréal, Cahier ReMix, n° 2, juillet 2012, <http://oic.uqam.ca/fr/remix/entre-autres-villes-ou-le-poeme-en-marche..>
- BRUNET, Roger, Robert FERRAS et Hervé THÉRY, *Les mots de la géographie : dictionnaire critique*, Paris, La Documentation française, 2009 [1993], 518 p.
- COLLOT, Michel, *Pour une géographie littéraire*, Paris, Éditions Corti, coll. « essais », 2014, 270 p.
- DE BAECQUE, Antoine, « Marcher, une histoire des chemins », *France Culture*, 2014, <https://www.franceculture.fr/emissions/marcher-une-histoire-des-chemins>.
- DE CERTEAU, Michel, *L'Invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1990 [1980], 350 p.
- HEIDEGGER, Martin, « ... l'homme habite en poète... », *Les Hymnes de Hölderlin : La Germanie et le Rhin*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1988 [1980], 296 p.
- L'ALLIER, Alexis, « La déambulation, entre nature et culture ». *Les écrivains déambulateurs : Poètes et déambulateurs de l'espace urbain*. Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, vol. 10, 2004, p. 13-44, <http://oic.uqam.ca/fr/articles/la-deambulation-entre-nature-et-culture>.
- LE BRETON, David, *Éloge de la marche*, Paris, Métailié, 2000, 177 p.
- RICHARDSON, Éric, « Le témoin nomade. La pratique déambulatoire de Paul Chamberland ». *Les écrivains déambulateurs : Poètes et déambulateurs de l'espace urbain*, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, vol. 10,

- 2004, p. 117-133, <http://oic.uqam.ca/fr/articles/le-temoin-nomade-la-pratique-deambulatoire-de-paul-chamberland>.
- ROBIN, Régine, *Mégapolis. Les derniers pas du flâneur*, Paris, Stock, 2009, 408 p.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2009 [1789], 864 p.
- THOREAU, Henry David, *Marcher*, Marseille, Le mot et le reste, 2013 [1862], 94 p.
- STEVENSON, Robert Louis, *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, Paris, Flammarion, 2017 [1879], 176 p.
- STOCK, Mathis, « L'habiter comme pratique des lieux géographiques. », *EspacesTemps.net*, <https://www.espacestemp.net/articles/habiter-comme-pratique-des-lieux-geographiques/>.
- URBAIN, Jean-Didier, « Lieux, liens, légendes. Espaces, tropismes et attractions touristiques », *Communications*, n° 87, 2010, p. 99-107, https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_2010_num_87_1_2623.

Alouette, pirouette, cacahouète

Myriam Bouroche

L'enfant saute à la corde, chante à tue-tête
Il était un petit homme, pirouette, cacahouète
Il arrête de jouer net, pleure par-dessus tête
Cat Stevens entre en piste, fait trente-trois tours

*She must be hurt very badly
Tell me what's making you sadly
Lisa-Lisa, sad Lisa-Lisa*

Nutty arrive, s'étire, ronronne, part chasser
Un souriceau, un moineau, un cadeau sur l'oreiller
La mère en colère l'envoie valser dans l'escalier
Le chat, l'enfant sont affublés de noms d'oiseaux
Buse, butor mais encore
Aigrette, alouette, pirouette, cacahouète
L'enfant arrête de jouer net, pleure par-dessus tête
Le chat s'est cassé le bout du nez
On lui raccommode avec du joli fil doré

L'enfant caresse le chat, ramasse sa proie
L'enterre, chante à tue-tête
Pirouette, cacahouète
Alouette, je te plumerai
Je te plumerai la tête
Et le nez, et la raie
Et le cou, et le bec

L'enfant saute à la corde, chante à tue-tête
Il était un petit homme qui avait une drôle de maison
Sa maison est en carton
Les escaliers sont en papier
Le grand garage est en béton
La Deudeuche a deux chevaux, trois portes, quatre roues, cinq places
Le père y est monté et s'est brisé le bout du nez

Il était un petit homme, pirouette, cacahouète
Fort occupé à reprendre des bouts de nez
La mère déroule le fil doré, prépare des spaghettis
Des pâtes, des pâtes, oui mais des Panzani!
L'enfant mange, chante à tue-tête
Alouette, pirouette, cacahouète

Virées en forêt

Myriam Bouroche

Meudon-la-Forêt, fable du boisé
HLM en rangée, toponymes mensongers

Canopée bétonnée parée d'un herbier

Hautes tours aux noms de plantes
L'Olivier, le Mûrier
L'Hortensia, le Mimosa
Les Narcisses, les Myosotis

Talle de mots flatteurs et d'asphalte
Voies d'accès percées d'une fausse forêt
Rue des Feuilles, des Fleurs
Rue des Boisés, des Bosquets
Rue du Parc, du Lac

Les lieux leurent

Montréal, talus royal
Île-ville fluviale, tiare végétale

Espace vert serti dans l'espace bâti
Paysage ponctué de repères
 Les gratte-ciels, l'antenne
 La croix, l'Oratoire
 L'université, la tour Cormier
 Le monument Cartier

Mont-Royal, parc patrimonial
Boisés paysagés, montagne urbanisée
 Des escaliers, des sentiers, trois sommets
 Deux cimetières, trois belvédères
 Un Lac aux Castors-pas-de-castor

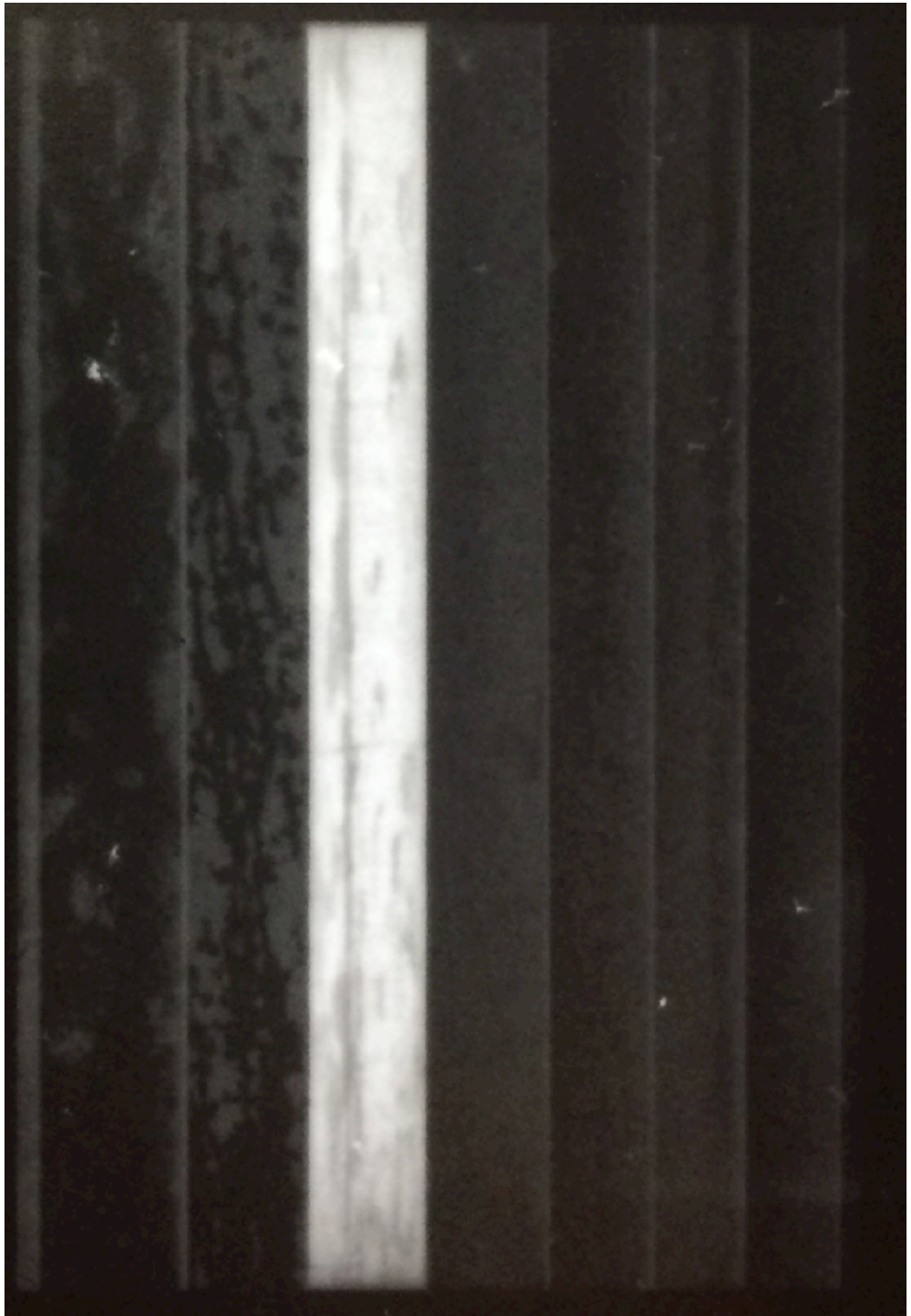
Les lieux accueillent

Lac Veillette, comté Mékinac
Épais bocage, biome protégé

Forêt touffue de conifères et de feuillus
Érables à sucre, pins blancs
Merisiers, sapins baumiers
Hêtres, épinettes
Bouleaux, cèdres
Chênes, pruches

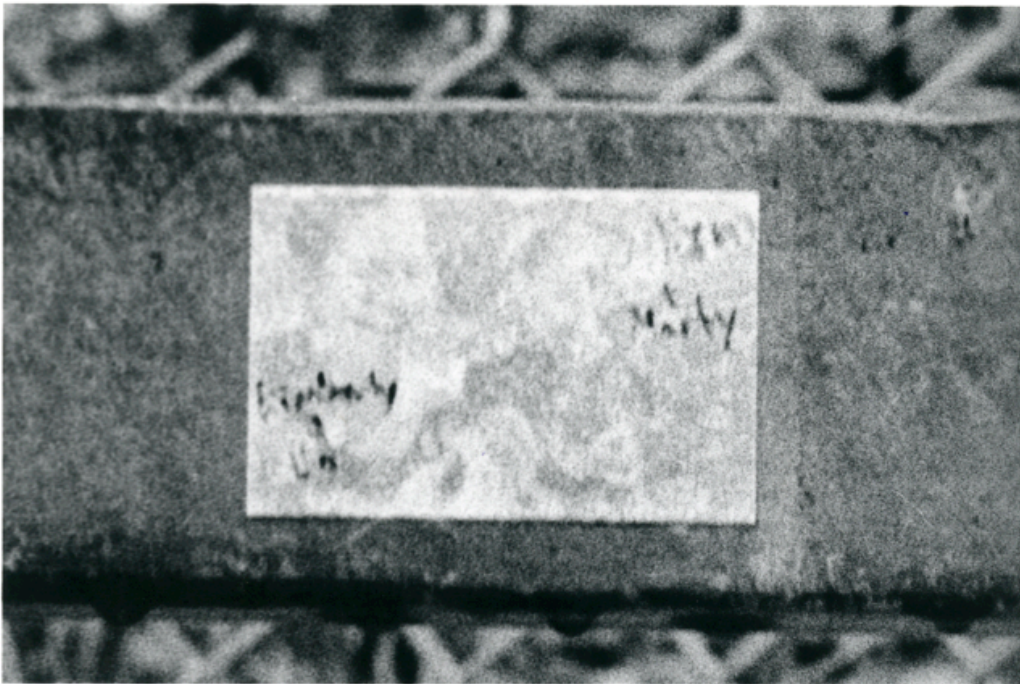
Nappe d'eau moirée, rives vertes
Miroir des esprits de Mauricie
Saint-Séverin, Matawin
Saint-Jacques, Mékinac
Saint-Tite, Miguick
Sainte-Anne, Shawinigan

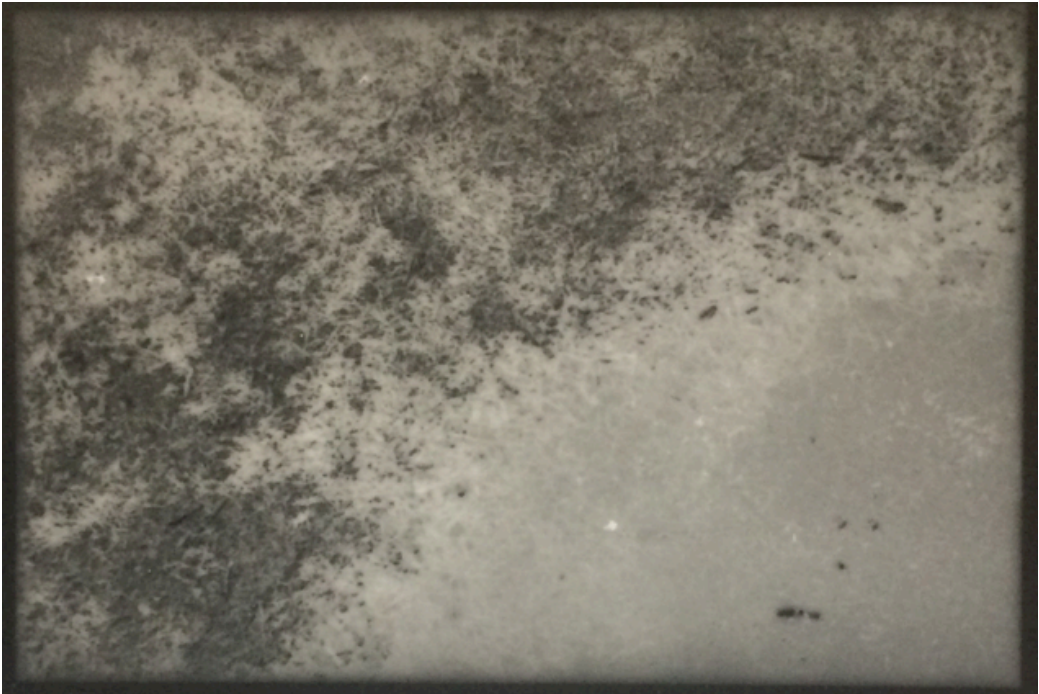
Les lieux allument l'âme



Surimpressions
Haïkus

Jean-François Vaillancourt





« On naît lecteur de poésie ; poète, on le devient
si on tente de répliquer aux poèmes qu'on a lus. »

Hauteur

Sud-ouest est-nord-est
le géant traverse un littoral
d'une enjambée

Sel et poivre
toutes les tables
commencent en noir et blanc

*Vieillir:
intérioriser
l'horizon*



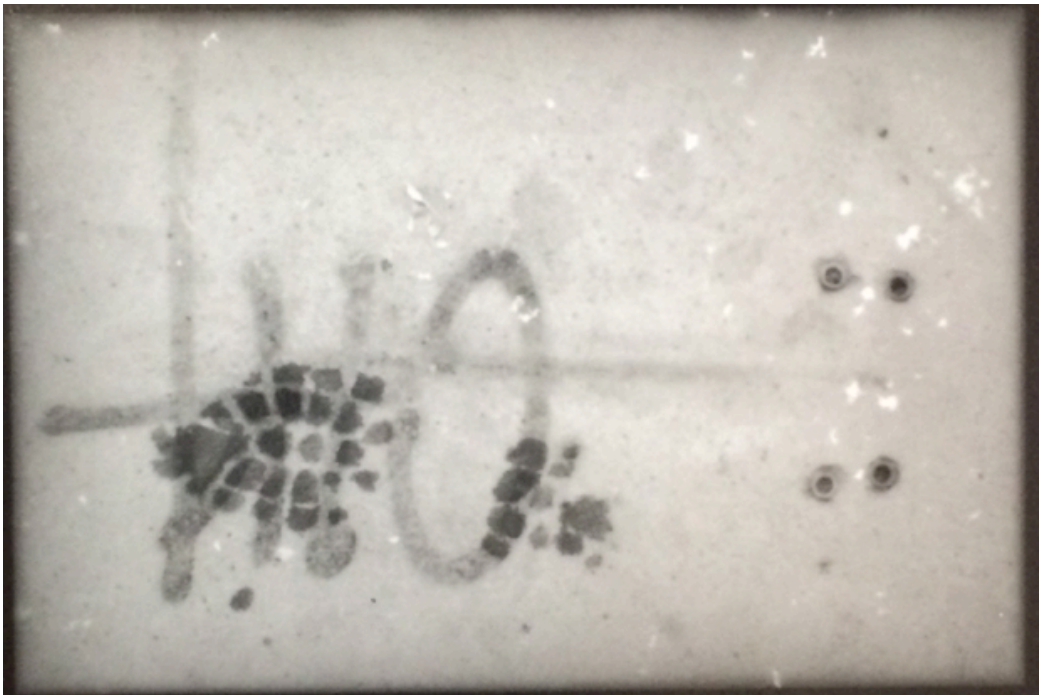
« Écrire un poème, c'est apprendre dans sa langue
une langue étrangère. »

Transparence

Hublot sur l'espace
que voit l'univers
derrière Hubble ?

Miroir miroir
dis-moi laquelle
sera la plus *likée*

*Monarque à contre-jour
fugitif
vitrail*



« La poésie tient de la cordonnerie, de la couture, de la menuiserie,
de la peinture, de tous les métiers où la main joue un rôle. »

Corps

Impermanence des graffitis
le territoire s'est tatoué
à l'eau de pluie

Béquilles
filles
des échasses

*Heure exquise
les gens n'ont pas encore
tiré les rideaux*



« Mais le travail réclame une installation. »

Densité

Sutures de barbelé
un territoire fermé
plaies ouvertes

Pierres tombales
portraits de l'artiste
en typographe

*Mieux que moi
le mot « atelier »
fait son œuvre*



*C'est en marchant
qu'on invente
le monde*



« Comme le jour qui tourne
Dans l’alternance de la lumière
Et du noir, comme le fleuve
Qui le multiplie, comme la rue
Tour à tour grouillante et abandonnée,
Comme un décor après la représentation
Lorsque les voix des acteurs se sont tues
Et qu’il ne reste que la scène vide,
Ainsi, élan, rythme, musique,
Enlacement de mots et de figures,
Où se prennent et se perdent les lieux
Et les heures, les visages et les événements
Tous les accidents dont se tisse le temps
Ainsi se fait le poème, qui se déroule
Et fuit dans l’inaccompli. »

Les photos ont été prises lors d'un atelier de déambulation proposé par Félix Durand, dans le cadre du séminaire PLU 6300 *Habiter le territoire* dirigé par Marie-Pascale Huglo, Université de Montréal, mai 2019. Les poèmes en italique sont tirés d'un recueil d'Yves Laroche, *Fulgurites ou l'effet haïku*, Montréal, Éditions du Noroît, 2014. Les citations entre guillemets sont tirées d'un ouvrage de Robert Melançon, *Exercices de désœuvrement*, Montréal, Éditions du Noroît, 2002, et la dernière citation est un poème de *Peinture aveugle*, Montréal, Éditions du Noroît, 2010.

Hébertville village – la maison blanche au bas de la côte

Jean-François Vaillancourt

Molly trace un cercle au compas
le cœur groundé sur un pieu

grosse oiseau tenue en laisse
elle jappe en latin
qu'on a volé ses ailes

non Molly
tu restes dehors

la terre est vaste mais la maison
étouffe et cille à chaque bouffée

l'haleine de la fournaise pue
le pimbina dégelé

elle rote les briques
d'années fendues
cordées devant le tambour

la maison craque
les murs attisent
les cendres éteintes du cendrier

Gérardine
qui signe Gérald
caresse les chats noyés du potager

la colonne carabine
la poitrine en babiche
les bras bâtons de ski
la tête en vaisseau à tourtière
le sourire godendart
et la patate qui pompe
bien vivante
germée en chambre froide :

le monstre de la cave
n'a plus ses jambes pour monter
ni les genoux pour descendre

brûler le ciel pour les nuages

laisser fermées les portes fermées

pousser le contraste sur le toit

surexposer le préart lustré

remettre du grain pour les passereaux

et tirer de la corde à linge
le cri rouillé du linge séché



Dans la classe de madame Hazelwood, les équipes portaient des noms d'animaux. *Sparrows, weasels, foxes, hedgehogs, rabbits*. J'étais des moineaux, mais pour le projet d'écriture, madame m'avait changé en blaireau. Notre travail consisterait à colorier et à remplir les bulles vides d'une bande dessinée. Contrainte supplémentaire pour les *badgers*: écrire en **Bubble letters**.

— Obligés? que j'ai demandé.

Obligés. Il faudrait écrire moins. Des phrases courtes. Simples. *Easy*.

Dans sa classe, madame Armande cordait ses élèves en rangs d'oignon. Ce matin-là, l'ordre était de lire un texte à voix haute, chacun une phrase. Mes camarades s'étaient exécutés à tour de rôle. À chaque hésitation devant une voyelle composée, à chaque trébuchement sur une cédille, à chaque éruption d'une consonne muette, madame aboyait : vous êtes rouillés ! C'était ma première journée d'école au Québec.

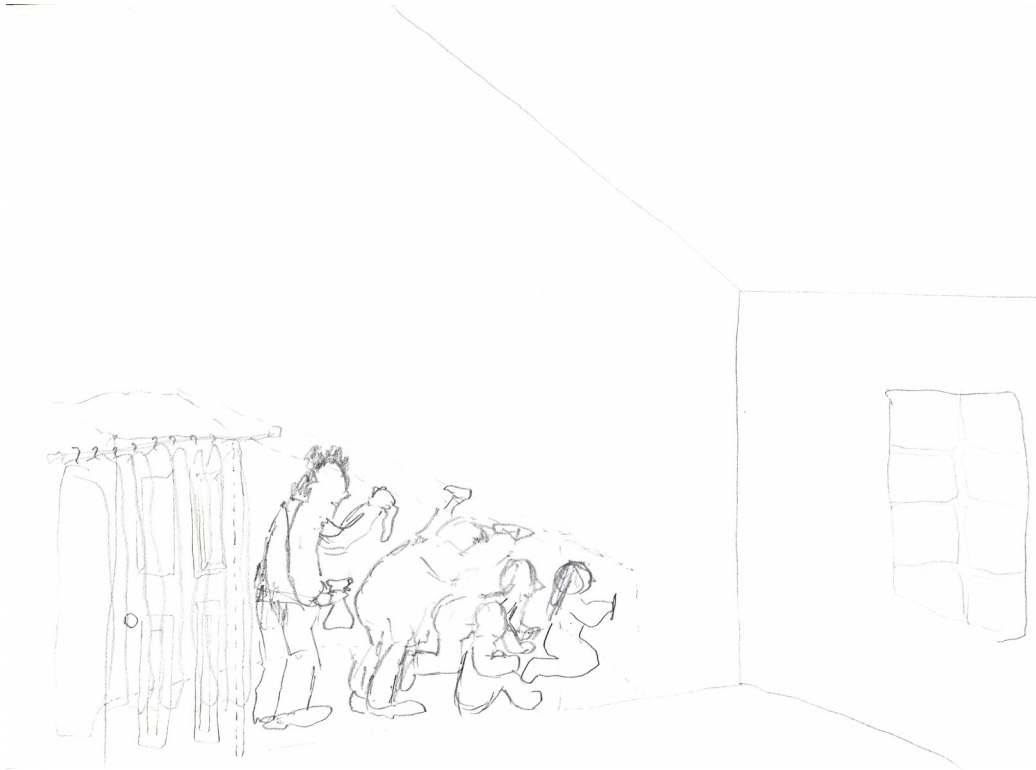
Je me souviens seulement du mot chien. J'ai lu *tchien*. Elle m'a fait reprendre. *Tchien*. Encore. *Tchien*.

— Non, *shien* ! Vous êtes rouillés !

J'avais découvert que la garde-robe de ma nouvelle chambre se prolongeait en un petit espace obscur. On l'atteignait à quatre pattes. J'étais le seul à connaître l'existence de cet antre secret, mais je n'étais pas le premier. Sur le bout de mur blanc au fond de la caverne, l'ancienne jeune propriétaire de ma chambre, éclairée d'une lampe de poche, avait écrit au stylo, en gros, audacieuse: *ALLÔ*.

La salutation m'était adressée, comme elle était adressée à tous ceux et celles qui se fauileraient un jour dans cette cachette jusqu'à ce que la maison un jour soit démolie; à tout un public d'enfants qui trouveraient ici leur refuge au gré des déménagements biennaux. J'avais sept ans. Le fait que quelqu'un cherche à me parler me paraissait naturel, tout aussi naturel que le fait de m'exprimer en français, mais d'improviser de l'écrire et de le lire en passant par l'anglais. C'est pourquoi j'avais été abasourdi par l'orthographe du mot *allô*: l'absence du *h* de *hello* et la présence d'un chapeau sur le *o*. Dans l'obscurité de ce lieu utérin, j'ai compris que j'étais le seul à voir *hallo* quand on m'entendait dire *allô*. Mon mot n'existait pas. Ma langue maternelle m'a soudainement sonné étrangère, comme si j'avais toujours parlé à côté.

En m'écrivant, la jeune anonyme n'avait pas pu faire autrement que de s'approprier une autorité qui me renvoyait à la fausseté de mon langage. Cela dit, en m'écrivant du fond du trou, elle était simultanément parvenue à me toucher en exprimant son propre décalage. Ma prédécesseure me montrait qu'un seul mot suffit pour peu qu'il tombe là où on ne l'attend pas. Le spectacle de sa parole ne laissait aucun doute. C'était court, simple, *easy*. Ensemble, nous nous comprenions.



L'école d'été interdisciplinaire en création littéraire, lancée au printemps 2018 par la Faculté des arts et des sciences de l'Université de Montréal, constitue un microcosme de la recherche-crédation telle qu'on la pratique à l'université. Les textes recueillis dans ce Cahier sont issus de la deuxième saison de cette école d'été en 2019. Ils déclinent différentes manières d'aborder le territoire, exemplifiant, tous et chacun, l'intrication vitale entre jeu et imagination, mémoire et potentialité, expérience et écriture, altérité et identité. Traces à peine remaniées d'une semaine intensive combinant des ateliers d'écriture, des conférences et des entretiens avec des artistes, ces textes sont autant d'essais poétiques et de libres réflexions pour s'approprier le territoire dans sa pluralité, en découvrir la part d'étrangeté, et faire de l'écriture littéraire un véritable mode de recherche pour habiter le monde.

Thara Charland

Thara Charland est chercheuse postdoctorale à l'Université McGill et à l'Université de Gènes. Ses recherches portent notamment sur la bande dessinée.

Marie-Pascale Huglo

Marie-Pascale Huglo est professeure au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal et écrivaine. Elle enseigne, entre autres, la création littéraire.



Nouveaux Cahiers de recherche-crédation

La collection « Nouveaux Cahiers de recherche-crédation » vise à diffuser les travaux en recherche-crédation des membres du CRILCO, aussi bien ceux des chercheurs et des étudiants que des stagiaires postdoctoraux. Cette collection accueille divers textes de genres hybrides et est l'un des rares points de rencontre et de diffusion dans le champ de la recherche-crédation.